

59
1976

Sommaire

Echos de Mazille

3 juillet 76

p. 5

Sur le marxisme comme science et sur la foi

Jean-Marie Ploux

p. 17

Carnet de la Mission

p. 53

Echos de Mazille

3 juillet 76

Au début des vacances de 1976, un certain nombre de copains de la M.D.F. et de l'Association se sont retrouvés le samedi 3 juillet au Carmel de la Paix, situé aux confins du Morvan et du Beaujolais.

● *Que s'est-il passé en cette journée qui semble marquer une étape décisive dans la formation au ministère, formation remise en route depuis trois ans ?*

● *Pourquoi avoir choisi ce havre de paix éloigné de tous grands axes routiers ?*

● *Quelle est donc cette vingtaine de jeunes qui ont l'audace de s'investir dans le service de l'Évangile par la responsabilité du ministère presbytéral ?*

● *Où vont-ils atterrir après leur temps de formation ?*

Comment seront-ils accueillis par leurs aînés ?

Ces questions recevront un éclairage par les flashes qui suivent :

Pourquoi venir à Mazille ?

Jacques Leclerc

— Pour la trentaine que nous étions, être témoin de l'authenticité de la démarche de foi des carmélites, cela peut sembler osé ! ont-elles besoin de cette authentification ? Il est pourtant nécessaire que nous puissions écouter dans leur prière chorale, voir et vivre dans leur travail quotidien, percevoir dans leur vie de tous les jours cette *Passion des hommes* et cette *quête de Dieu* dont nous essayons nous aussi de vivre. Il est important que des croyants fassent cette reconnaissance réciproque de chemins de foi différents, de façon d'être devant Dieu. Il est important que le groupe de formation ait fait collectivement cette rencontre du Carmel et se soit un peu construit, dans ce vis-à-vis avec les carmélites, comme communauté de prière et de travail, à un moment où les modes de vie et les itinéraires de chacun accentuent plus l'aspect individuel.

— Témoin, chacun le fut aussi, carmélites, prêtres de la Mission, parents, amis, jeunes en formation, lors de l'ordination au diaconat de Denis et Guy, de l'engagement dans la Mission de 6 copains et de l'envoi dans les équipes de 7 autres, achevant leur temps de formation à Paris. Témoin que par eux, est réaffirmée l'urgence de la tâche apostolique. Annoncer Jésus-Christ à tous les hommes, cela demande de vivre en disciple, de dire sa foi dans des situations les plus diverses et les plus étrangères à ce qui a motivé l'effort de l'Eglise jusqu'à ces dernières années. La vie de l'homme, quel qu'il soit ne doit pas plus aujourd'hui qu'il y a 30 ans, être inconnue de l'Eglise.

A l'occasion de la célébration de Mazille, cette exigence a été au cœur des engagements et des ordinations ainsi que de la démarche des copains de la Mission qui vont accueillir des jeunes dans leurs équipes. Denis, Guy ainsi que Jean Rémond et Jean Deries l'ont exprimé à leur manière. Leurs interventions sont reproduites plus loin.

Que s'est-il passé à Mazille ?

Ont célébré leur premier engagement à la Mission de France :

Benoît Deschamps

Jean-Jacques Kerveillant

Philippe Dupont

Georges Le Gal

Dominique Fontaine

Jean-Michel Verstraete

Ont été ordonnés diacres, dans la perspective de l'ordination presbytérale :

Denis Chautard

et

Guy Pasquier

Ceux qui arrivent au terme d'une étape de leur formation vont maintenant rejoindre une équipe pour participer à la responsabilité apostolique qui nous a été confiée :

- Denis Chautard va faire équipe à Grenoble avec Jean Deries ;
- Guy Pasquier continue dans l'équipe de Compiègne avec Pierre Germain et Rémi Crespin ;
- André Brager rejoint l'équipe des Travaux Publics de Fos-sur-Mer ;
- Jean-Louis Cros rejoint l'équipe du Mirail, au titre du diocèse associé de Toulouse ;
- Georges Le Gal fera équipe à Gennevilliers ;
- Nicolas Renard fera équipe à Vitry-P.O. ;
- Jean Sachet est rattaché à l'équipe de Bugeat. Odile Deslandes le rejoindra. Jean a en effet choisi de se marier et de rester disponible pour un appel éventuel au ministère le jour où cela pourra se faire.

Les diacres s'expriment

Guy Pasquier

Ma démarche est située, elle est celle de quelqu'un qui, par sa vie, son travail, son engagement syndical, et ses solidarités, est de la classe ouvrière.

Je suis à Compiègne depuis septembre 1975 après plusieurs années passées à Chatellerault, j'ai rejoint 2 copains P.O. Je travaille dans une entreprise de 800 ouvriers ; nous avons fait au début de l'année une grève d'un mois, pour les salaires.

Aujourd'hui, en étant ordonné diacre, j'ai conscience de franchir une étape importante, par l'inscription de ma démarche dans le collectif EGLISE, je me mets au service de cette Eglise, pour qu'elle naisse et grandisse en classe ouvrière. Je participe à l'effort entrepris par d'autres, prêtres et chrétiens, pour que la classe ouvrière connaisse aussi Jésus-Christ, et c'est ensemble que nous sommes responsables des *signes de la Foi* qui peuvent être donnés à ceux dont nous sommes les proches par notre vie et notre lutte de tous les jours.

En contrepartie, l'Eglise doit accepter de subir des *chocs en retour* : la rencontre d'une autre *culture*, marquée massivement par l'incroyance, et d'une autre idéologie, le marxisme dont se réclament les organisations syndicales et politiques que la classe ouvrière s'est données. Tel est le contexte de notre vie de Foi, et le lieu où s'exerce ce type de ministère.

Si on peut parler de « ministère aux frontières de la Foi », cela ne veut pas dire du tout aux frontières de l'Eglise. La solidarité avec celle-ci est parfois dure à tenir, mais elle est essentielle, car nous sommes le *rappel*, pour elle, de la priorité qu'elle doit donner à la *Mission*, c'est-à-dire à sa présence et à sa vie dans des lieux où culturellement, socialement et politiquement, elle est en terre étrangère.

Une telle perspective s'inscrit pour moi dans un collectif d'Eglise qu'est la *Mission de France*. La route est balisée depuis de nombreuses années : *ça vaut le coup de la continuer*.

Le choix du célibat signifie la *pauvreté* des moyens que je veux utiliser, et il se réfère en dernière analyse à la parole du Christ au jeune homme riche : « Va, vends tout ce que tu as, et puis, viens, suis-moi ».

Denis Chautard

Le choix d'aujourd'hui est un choix où l'on se retrouve seul et « petit garçon en culottes courtes ». Il engage la vérité d'une vie et cette vérité on ne la possède pas. C'est un saut dans l'inconnu. Le bonhomme est fragile : il est fait de pulsions, de peur, d'insécurité. Ce choix, en particulier du célibat, peut conduire à l'isolement, à un racornissement de l'affectivité, comme il peut au contraire provoquer fécondité et liberté créatrice.

Rien n'est joué au départ : ce choix est un germe qui aura besoin de l'épaisseur du temps, des événements de la vie pour grandir et donner sa mesure.

Ce choix est abandon. Je ne peux rien prévoir de l'avenir. Je n'ai aucune certitude. La rencontre de Jésus-Christ a ce caractère total ; elle veut pour elle tout le bonhomme. C'est toute la richesse de l'expérience de foi : découvrir que ce que l'on donne, c'est aussi ce que l'on reçoit et on le reçoit parce qu'on le donne. On donne sa vie, on donne la vie parce qu'on la reçoit.

La vie, je la reçois aujourd'hui en Eglise, dans une Eglise faite de visages ici présents, d'hommes et de femmes en chair et en os.

Ce sont ces amis non croyants qui m'ont appris le respect et qui sont pour moi l'espérance d'une conversion toujours à faire de l'Eglise.

Ce sont des groupes de chrétiens avec lesquels j'ai cheminé, ce sont mes parents, frères, sœurs et amis qui sont des visages du Christ vivant.

Ce sont les prêtres de la Mission de France dont j'ai pu découvrir un peu la fidélité et la vitalité spirituelle dans des situations où ils sont quotidiennement enfouis, dans une histoire où leur foi a été à rude épreuve. Même si quelques uns sont essoufflés, le témoignage de leur foi ne peut laisser indifférent.

Ce sont les copains des groupes de formation qui se coltinent avec les ratés et les difficultés que ça représente, la recherche des nouveaux visages du ministère dans l'Eglise.

C'est le groupe des jeunes de la Mission où cette année on a grandi ensemble en maturité et en apprentissage à la liberté des choix. Le témoignage des copains qui ont choisi la voie du mariage et de la « disponibilité au ministère » en est pour moi un signe.

Ce choix d'aujourd'hui est un don que je reçois à travers ceux que je viens d'évoquer. C'est un don que nous accueillons en Eglise.

Mais il ne faudrait pas s'y tromper. Cette réunion n'est pas une remise de décorations ou une distribution des prix. Christ nous rassemble pour nous mettre face à la tâche de l'Eglise aujourd'hui. Ce boulot, d'annoncer la Bonne Nouvelle est le boulot de tous même si quelques-uns y sont plus spécialement ordonnés. Je crois qu'il nous appartient de vivre aujourd'hui l'actualité de cette intuition qu'a toujours portée, avec d'autres, le groupe de la Mission de France : solidarité et vie partagée avec les pauvres, les exploités ; rendre par notre vie Jésus-Christ crédible auprès de ceux qui ne le connaissent pas ou le refusent.

Peut-être voici le moment où l'engagement devient prière et la prière engagement.

Les païens sont admis au même héritage

Homélie de Jean Rémond

**« Que le Dieu de Jésus Christ nous donne un esprit
de sagesse qui nous le révèle,
et nous le fasse vraiment connaître.**

**Qu'il ouvre notre cœur à sa lumière,
pour que nous sachions quelle espérance nous donne son appel,
quelle est la richesse de l'héritage qu'il nous fait partager entre frères,
quelle immense énergie il déploie en notre faveur, à nous les croyants...**

**...Les païens sont admis au même héritage,
membres du même corps, associés à la même promesse.**

**...En Christ nous avons, par la foi en lui,
la liberté de nous approcher en toute confiance... ».**

(Ephésiens)

Dans ce passage de sa lettre aux Ephésiens que nous venons de lire, Paul attire avec force l'attention sur un aspect essentiel du Mystère du Christ, en dehors duquel on ne saurait en avoir une véritable intelligence. Les hommes des générations passées, dit-il, n'en avaient pas eu connaissance et c'est par l'Esprit-Saint que lui-même, avec les autres apôtres, en a reçu la révélation.

« Les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse, en Jésus-Christ, par le moyen de l'Évangile ».

Jusqu'alors, en effet, comme l'explique Paul par ailleurs, les païens étaient considérés comme « sans espérance, et sans Dieu dans le monde », et comme ne pouvant avoir accès à Dieu qu'en s'agrégeant au peuple juif et en faisant leurs ses coutumes et ses observances.

Eh bien non ! Aucun peuple particulier ne peut se considérer comme propriétaire de Dieu. Aucun n'est en droit d'imposer aux autres sa manière de vivre et sa compréhension du monde, comme chemin nécessaire pour accéder à Dieu.

Pour avoir « accès auprès du Père » et « être de la Famille de Dieu », personne n'est obligé de s'expatrier, car « en Jésus-Christ, par la Foi en Lui, tous ont la liberté de s'approcher avec confiance ».

Il n'y a aucun préalable racial, politique, idéologique ou culturel, à la Foi en Jésus-Christ. Il n'y a pas même de préalable moral, comme l'a manifesté Jésus Lui-même en disant : « les publicains et les prostituées vous précéderont dans le Royaume des Cieux ».

Il faut prêter une grande attention à tout cela, pour avoir une véritable intelligence du Mystère du Christ. C'est vrai pour nous dont le Christ fait ses ministres mais aussi pour nos sœurs du Carmel comme le montre la vie de Thérèse de Lisieux, et pour tous les chrétiens.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que la Foi en Jésus-Christ ne comporte pas un appel à la conversion. Oui, tous ceux qui croient en Jésus-Christ sont appelés à se laisser transformer par Lui, dans tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils vivent. Oui, ce n'est que tous ensemble, en Église, que les chrétiens peuvent vérifier l'authenticité de ce qu'ils croient de Jésus-Christ et de leur manière d'en vivre. Mais nul ne peut dire, de l'extérieur et par avance, de quelle manière doit se traduire pour chaque peuple la conversion à laquelle il est appelé par la Foi en Jésus-Christ. Seul l'Esprit-Saint, dans le secret de leur conscience et par l'échange entre eux peut faire découvrir aux chrétiens de chaque peuple à quelles purifications et à quels dépassements ils sont appelés par leur Foi au Christ.

Aucun groupe de chrétiens ne peut se prévaloir d'être détenteur de la seule vraie manière de vivre de Jésus-Christ, à laquelle tous les autres devraient se convertir. Qu'elle serait triste et ennuyeuse la vie en Eglise, si comme certains le voudraient le critère de la vérité chrétienne était dans l'uniformité, et si chacun ne devait ainsi retrouver dans les autres que la copie conforme de ce qu'il est lui-même. Mais qu'elle est passionnante la vie en Eglise, quand on y cherche ensemble la vérité de Jésus-Christ, dans le respect des diversités, par la mise en commun des merveilles que le Christ accomplit en chaque peuple et en chacun.

Comme pour Paul, le ministère qui nous est confié concerne prioritairement ceux qui ne sont pas chrétiens, Il nous en dit deux aspects. D'abord il s'agit d' « annoncer aux païens l'impénétrable richesse du Christ ». Nous avons à découvrir toujours mieux la manière de le faire pour que chaque peuple en reçoive la révélation dans sa propre langue et dans le respect de sa propre culture. Mais il s'agit aussi de « mettre en lumière pour tous *comment* Dieu réalise le mystère tenu caché depuis toujours en Lui », et cet aspect est inséparable du premier.

C'est, en effet, une tentation sans cesse renaissante pour ceux qui sont déjà chrétiens, et pour l'Eglise, de mettre à la Foi en Jésus-Christ des préalables, qui en écartent des groupes entiers d'hommes et de femmes, parce qu'ils les obligeraient, s'ils les acceptaient, à s'expatrier de quelque manière. Bien des débats, qui ont lieu aujourd'hui dans l'Eglise et auxquels nous sommes mêlés, notamment à propos de la classe ouvrière, en sont la preuve.

Tous les chrétiens, et l'ensemble de l'Eglise, doivent réagir contre cette tentation, mais n'est-il pas naturel que la charge en incombe plus particulièrement à ceux dont le ministère est consacré prioritairement à l'annonce de l'Evangile ? Paul savait ce qu'il en coûte, lui qui a dû s'en expliquer à plusieurs reprises avec l'Eglise de Jérusalem et avec Pierre lui-même. Nous, aussi, à travers notre histoire, nous savons ce qu'il en coûte, mais aucune difficulté ne doit nous détourner de cet aspect de notre ministère.

Ce ministère, nous dit Paul, est un « don », une « grâce ». Personne ne peut se l'attribuer à lui-même ; il le reçoit du Christ et de l'Eglise elle-même. Si nous devons avoir une vive conscience de ce qu'il comporte, nous avons à la vivre, comme Paul dans l'humilité, en sachant que nous sommes, nous aussi, en raison de nos infidélités « les derniers des derniers de tous les saints ».

L'accueil des Equipes

Jean Deries

Denis, Guy, Georges, André, Nicolas, Jean-Michel, Jean et Odile, Jean-Louis viennent nous rejoindre.

Je n'étonnerai personne en exprimant notre *joie*. J'ajouterai que cette arrivée de jeunes frères dans nos équipes n'est pas sans provoquer en moi « *crainte et tremblement* ».

Comment ne pas dire ma joie ? L'arrivée de Denis à Grenoble, c'est la perspective d'un échange intérieur, d'une conversation chrétienne qui va naître et grandir. Je ne connais rien de plus conforme à mon espérance que cette communion de personnes qui cheminent chrétiennement sur le sentier commun — qui échangent leur façon de découvrir la route et de la frayer, de la contempler aussi dans la lumière de Dieu. Cette convivialité dans le Mystère chrétien c'est ce que j'ai connu les années durant, ce que je connais, de plus joyeux au monde. A Grenoble, bien sûr, avec des laïcs, avec d'autres prêtres, cet échange est déjà vivant. L'arrivée de Denis, c'est pour moi une grâce nouvelle mais qui a aussi un caractère propre : une vocation commune, un envoi partagé, une décision exprimée nous ferons solidaires sur cette route, responsables l'un de l'autre dans ce cheminement. La conversation chrétienne que nous allons nourrir, elle est appelée à être plus qu'un échange entre particuliers : nous avons charge d'élaborer, une parole qui exprime le Mystère du Christ dans la vie de nos compagnons. Partageant notre table, dialoguant sur nos journées, souvent lourdes de questions, de risques à prendre, de choix nécessaires, lourde de la vie des autres, et parfois d'enjeux publiques, c'est déjà notre responsabilité qui cherchera et trouvera à s'exprimer, à s'accomplir — voilà la première raison de ma joie.

La deuxième, bien sûr, je la ressens comme membre de la Mission de France. L'arrivée de jeunes n'est-elle pas la confirmation d'une vocation qui s'affirme depuis 20 et 30 ans ? Malgré les piétinements et les moments rudes, je n'ai jamais douté qu'un vent s'était levé avec la Mission, qu'il venait de Dieu, qu'il était une expression de son Esprit. Des jeunes tendent aujourd'hui leur voile pour se mettre dans l'élan de ce souffle, et voilà fortifiés ceux qui s'efforcent de tenir le cap dans des traverses parfois difficiles. Bien au delà de nous, ce qui a été commencé se prolongera.

Mais troisième motif de joie, qu'est-ce que la Mission de France dans ce qui se joue aujourd'hui ? C'est beaucoup plus profondément parce que

Denis et ses frères se découvrent à leur tour personnellement concernés par le mystère du Christ, comptables de son accomplissement, que nous éprouvons cette joie. Je crois que c'est celle de l'Eglise naissante, de cette Eglise qui avec ses vingt siècles retrouve un peu la grâce de ses premiers temps chaque fois qu'un homme s'avance pour prendre sa part de la charge des apôtres.

J'ai dit aussi que je n'étais pas sans éprouver *crainte et tremblement* (pour prendre sans trop de rigueur exégétique une expression de Paul). Cette montée d'une génération nouvelle, il n'est pas étonnant qu'elle provoque en nous un petit frisson d'effroi..

Je reconnais que cela tient pour une part à mon cas personnel : je vis en solitaire depuis quelques années. J'ai dû me creuser mes petites ornières. Plus que la cohabitation, la responsabilité commune va sans doute m'inviter à en sortir. On n'aime guère être dérangé dans ses petits, souvent tout petits retranchements. Mais ce n'est pas parce que Denis va me rappeler à la vérité de notre vocation avec l'exigence d'un jeune qui n'a pas encore succombé à la tentation des accommodements confortables, ce n'est pas tellement pour cela que j'éprouve cette crainte. Elle est plus rude finalement : avec son apport, c'est cette vocation même que je vais être appelé à préciser, c'est la conception que j'en ai que j'aurai (peut-être) à revoir. J'aurai (peut-être) encore une fois à découvrir que mon regard sur les choses n'est pas celui du Christ, que mes convictions ne sont pas nécessairement les convictions et la foi du Peuple de Dieu, que d'autres pas nouveaux sont à faire et que je ne pourrai les accomplir que grâce à l'appui de frères qui ont prises et vues sur d'autres continents et qui ont en particulier cette grâce qui ne peut être la mienne : d'être nés 20 ans après ; de connaître de ce fait des appels qui pour être nouveaux, n'en viennent pas moins de l'Esprit. Qu'ils comptent sur nous, ces jeunes frères, pour ne pas nous laisser convaincre trop vite par leurs raisons, pour y regarder à deux fois dans leurs découvertes, pour maintenir avec fermeté ce qu'un cheminement déjà long nous a permis d'établir. Mais qu'ils puissent aussi compter sur nous pour contempler dans leur route les traces du Dieu qui est, qui était et qui vient.

Faut-il enfin vous dire que ma crainte je l'ai d'abord éprouvée en lisant le magnifique passage d'Isaïe 43 que vous nous avez proposé en annonçant votre ordination, et votre engagement : « ce n'est pas vers le passé qu'il faut regarder, c'est aujourd'hui que Dieu va accomplir des merveilles ». Quelle foi magnifique sur l'actualité de l'action de Dieu. Mais ce texte nous conduit aussi à méditer sur la dialectique difficile dans l'Eglise entre son passé et le présent. Permettez-moi de vous dire comment je vois les choses :

Nous ne serons jamais assez attentif au Seigneur agissant dans le présent du monde, et de son Eglise. Mais ce n'est pas si simple de se débar-

rasser du passé, peut-être même n'est-ce pas à faire. S'il n'y avait de commun entre vous et nous qu'une identique générosité, qu'un souffle semblable, qu'une même qualité spirituelle, que l'élan retrouvé par vous de notre premier départ..., je craindrais fort qu'on ne fasse que répéter le passé alors même qu'on croirait à nouveau entamer une histoire. La seule façon de créer du nouveau, c'est d'être conscient de ce qui nous précède. Pour aucun d'entre nous le passé, si lourd soit-il, n'est un poids. Il ne s'impose pas à notre liberté, il est un élément de notre jugement, un « lieu théologique » qui nous permettra d'accomplir un pas de plus.

Mais comme c'est difficile de prolonger ce qu'ont commencé les autres ! A vouloir être disciples, continuateurs, on risque fort d'appauvrir. Après le jaillissement des primitifs et le génie des classiques, les admirateurs n'ont jamais fait que de sombrer dans la décadence. Pas plus que l'œuvre des peintres, le travail de l'Esprit ne se copie. Pour prolonger l'authentique démarche de l'Eglise, et plus modestement, pour pousser plus avant ce que notre génération a pu commencer à découvrir de fidèlement chrétien, d'authentiquement ecclésial, vous êtes donc appelés à marcher solidairement mais librement.

Vous êtes surtout appelés à le vivre, à le découvrir dans votre chair, en assumant votre part de l'histoire très charnelle des hommes. Le risque serait grand, qu'héritant du lourd fardeau d'une histoire déjà longue vous fassiez les théories « logiques, politiques, collectives », de ce que nous avons vécu : un christianisme décharné. A la suite de Jésus, avec Jésus, il n'y a de foi chrétienne que très « charnelle », vécue dans l'histoire très prosaïque, très quotidienne (très placentaire dirait Péguy) (très païenne...) de l'homme.

Et c'est finalement ce qui, tout en fond de moi, me rattache à l'Eglise : quelques soient les problèmes qu'elle peut nous poser, les impatiences qu'elle peut faire naître en nous, notre maison est une maison d'hommes vivants, qui ne peut se désolidariser du monde commun des hommes vivants.

Au fond, voulant vous exprimer et ma joie et ma crainte, je vous ai dit, à l'occasion de votre engagement, quelle est ma foi et quelle est mon espérance.

Dans ce numéro de la Lettre aux Communautés nous dérogeons quelque peu à nos habitudes en présentant une réflexion assez austère, dans une expression parfois difficile, « sur le Marxisme comme science et sur la foi ».

Le sujet est à la mode mais nous ne courons pas après la mode. Nous savons que beaucoup de lecteurs de la Lettre aux Communautés sont affrontés quotidiennement à cette question et qu'ils ne peuvent ni se contenter des comptes rendus du « vécu » ni du rappel de l'incompatibilité doctrinale du marxisme et de la foi. Cette question les engage dans un travail de compréhension qui requiert un effort soutenu en même temps que la liberté de la recherche.

C'est pourquoi nous proposons dans ce numéro la première partie d'un texte où Jean-Marie Ploux a essayé, selon ses propres termes, de « régler ses comptes avec sa propre conscience ». Il s'agit donc bien d'un essai dont nous espérons qu'il pourra contribuer à nourrir la recherche de tous et provoquer une avancée commune par les réflexions critiques et les explicitations qu'il suscitera.

Sur le marxisme comme science et sur la foi (I)

Voie de l'avenir pour les uns, complètement « dépassé » pour les autres, le marxisme est toujours en procès. Nous * voudrions ici verser au dossier quelques réflexions qui tournent toutes autour du caractère scientifique du marxisme. Du jugement que l'on peut porter sur ce point dépendent, en effet, bien des choix et des attitudes.

Mais il faut délimiter notre propos.

Nous savons très bien que l'attitude par rapport au marxisme est d'abord commandée par des raisons politiques. Nous pensons toutefois qu'une réflexion de caractère philosophique n'est pas étrangère aux choix et aux luttes politiques.

Nous croyons également que la question de la foi chrétienne en milieu marxiste ne sera pas d'abord réglée de manière théorique bien qu'on affirme avec un ton également péremptoire leur compatibilité ou leur incompatibilité. La vie de chrétiens en pays sous obédience marxiste ou leur participation à des partis qui s'inspirent du marxisme, est plus

riche de contenu et d'avenir que des considérations a priori en la matière. Il n'y a pas de passages obligés ou de renoncements préalables pour accéder à la foi chrétienne, c'est elle qui transforme de l'intérieur les choix que l'on peut faire, les idées ou les positions que l'on croit devoir défendre. Mais nous ne pensons pas que la foi puisse faire l'économie de la réflexion.

C'est pourquoi, espérant que cela pourra nourrir un dialogue, nous présentons notre manière de penser sur une question qui nous habite depuis longtemps et qui est née en partie de notre travail commun avec des marxistes en Algérie :

« En quoi le matérialisme historique peut-il être dit scientifique ?

« Quel est son rapport avec le matérialisme dialectique ?

« Comment la foi chrétienne peut-elle se débrouiller dans de telles perspectives ?

Pour faciliter la lecture d'un texte qui n'a sans doute pas toute la clarté désirable nous en proposons ici la *trajectoire*.

(*) Peut-être encore victime de l'adage selon lequel le moi est haïssable, j'ai écrit cet article à la première personne du pluriel. Cet artifice d'écriture ne doit pas faire illusion : je m'exprime en mon nom personnel. Du moins ce « nous » sera-t-il hospitalier au lecteur qui se reconnaîtrait dans l'une ou l'autre de mes positions.

Une science, le marxisme ?

Il n'y a pas science et science. Une science existe, comme science, ou elle n'existe pas. Afin de se prononcer sur le caractère scientifique du marxisme il convient donc d'établir ce qu'est une science ; nous le ferons en nous appuyant sur l'exemple, très simplifié mais bien connu, de l'astronomie.

Dans cette démarche, après avoir fait état de quelques présupposés, nous chercherons à situer le marxisme comme science en montrant comment une science naît, fonctionne et se développe.

Nous en indiquerons ensuite les postulats et les limites. Nous évoquerons enfin les dangers — surtout idéologiques — qui menacent constamment toute entreprise scientifique.

Cela nous permettra en conclusion de délimiter le champ de validité du marxisme. Dans un prochain numéro de la L.A.C. nous aborderons la 2^e partie de notre réflexion mais nous en indiquons ici les grandes lignes :

Et alors la foi ?

Personne n'ignore que le marxisme, portant son attention sur les sociétés, est amené à prendre en considération le phénomène religieux. Nous ne traiterons pas ici cette question comme telle.

C'est du point de vue de notre foi que nous nous plaçons. Nous voulons réfléchir au statut possible de la foi dans la perspective du marxisme précédemment évoquée.

Or cette perspective nous a placés sur le registre de la connaissance puisque

nous nous sommes attachés à traiter du marxisme comme science. Mais nous ne pouvons pas ignorer que le marxisme se donne aussi comme philosophie par le matérialisme dialectique, ni qu'il se veut action, transformation du monde, engageant ainsi un sens de l'existence qui relève lui aussi de la connaissance.

La foi chrétienne pour sa part, implique aussi un sens de l'existence et bien qu'elle ne se réduise pas à une connaissance, elle ne peut se dispenser pourtant de rendre compte de ce qu'elle est sur ce registre puisqu'elle prétend livrer à l'homme la clef de son destin, en l'introduisant à la connaissance de Dieu.

Dans ce deuxième point nous voudrions par conséquent situer la foi chrétienne en fonction du marxisme selon qu'il est lui-même considéré sous tel ou tel aspect dans le registre de la connaissance.

Sur ce chemin nous rencontrerons Kant pour qui toute science ne livre que la connaissance des choses telles qu'elles nous apparaissent et non telles qu'elles sont. C'est dire que, la réalité dernière nous échappant, la question de Dieu est une question ouverte qui ne saurait être réglée sur le terrain de la connaissance. Et cela vaudrait du marxisme comme science.

Mais le marxisme récuse cette manière de voir et s'affirme postérieur à Kant puisqu'il succède à Hegel qui lui aurait déjà « réglé son compte ».

Il faut donc considérer comment le marxisme se situe par rapport à Hegel, essentiellement par le matérialisme dialectique. Deux pistes sont alors ouvertes :

* Dans la première Hegel est repris intégralement comme système (vision du

monde) et comme méthode, mais « renversé ». Nous verrons que cette perspective mène au dogmatisme et rend la foi impossible.

Ou bien la seule méthode dialectique de Hegel est reprise mais telle qu'elle fut pensée en fonction du « système ». La foi ne peut y être pensée, croyons-nous, que dans une reprise pure et simple de Hegel (alors en distorsion avec le marxisme) ou dans une théologie de la mort de Dieu.

* Dans la seconde, qui nous semble être actuellement la perspective dominante chez les marxistes français, la dialectique de Hegel est réinterprétée dans une autre compréhension de la contradiction. Nous essaierons de montrer que cette perspective, qui recoupe

par certains aspects la position de Kant, laisse un champ libre à la foi chrétienne entendue comme vie ecclésiale et vie mystique.

Nous avons essayé de nous exprimer aussi simplement que possible. Nous n'osons espérer que le résultat soit tel qu'il puisse excuser les simplifications, voire les simplismes, qui feront sursauter les spécialistes... que le lecteur sache au moins qu'il ne fera pas plus d'efforts pour lire cet article qu'il n'en a coûté pour être écrit. C'est pourquoi nous le plaçons sous cette phrase empruntée à la correspondance de Marx et mise ici en exergue :

« **J'ai sué sang et eau pour trouver les choses elles-mêmes c'est-à-dire leur enchaînement** ».

A. Engels : **Sur le Capital**. 24-8-1867

Une science, le marxisme ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet il convient de faire part de quelques pré-supposés.

Le marxisme aujourd'hui

Il n'est pas facile de parler *du* marxisme aujourd'hui étant donné son histoire et ses développements. Et considérant les différents courants qui se réclament aujourd'hui de Marx on pourrait être tenté de les renvoyer purement et simplement dos à dos en s'évitant ainsi le travail de la réflexion. Nous préférons y voir le signe d'une recherche ouverte et l'indice d'une science jeune qui

« avance », bien que la pratique de beaucoup de marxistes tende encore à accré-diter un recours à Marx de type biblique fondamentaliste sans même le travail de relecture ou de réinterprétation auquel il devrait inviter.

Nous ne jugerons pas le marxisme dans ses développements actuels sur la seule conscience de Marx ou d'Engels pas plus que nous ne jugerions de la validité des théories de Newton sur la conscience de Copernic. Notre jugement essaiera de mettre en œuvre les critères de scientificité tels qu'ils peuvent être énoncés aujourd'hui et s'il est vrai que le cadre restreint de l'article comme

l'état d'inachèvement de notre pensée nous empêchent d'apporter au marxisme toutes les nuances qu'il faudrait, du moins nous faisons clairement état de cette limite.

Nous envisagerons le marxisme en tant qu'il se dit science de l'histoire ou des productions sociales. Il va sans dire que cela ne peut être dissocié de l'aspect philosophique, humaniste ou politique mais nous n'aborderons ces questions qu'en tant qu'elles nous paraîtront avoir un rapport avec le problème qui nous préoccupe.

Ni ceci... Ni cela...

Tantôt on reproche au marxisme de prétendre tout expliquer et on l'accuse alors de dépasser les limites imparties au discours scientifique en glissant dans une idéologie totalitaire ;

tantôt on lui reproche de ne pas rendre compte de la réalité dans toute sa complexité et on lui dénie alors le caractère scientifique en ajoutant :

- que plusieurs approches de la réalité étant possibles (ce qui est vrai)
- elles sont toutes à prendre en considération (il faut dire alors sous quelles conditions)
- et qu'elles se valent toutes (ce qui est faux).

Ici nous nous en tiendrons à l'hypothèse du marxisme comme science.

Sciences de la nature Sciences de l'homme

Enfin, et ce n'est pas le moindre de nos présupposés, nous ne faisons pas de

distinction entre sciences de la nature et sciences de l'homme. Nous croyons que l'opinion spontanée selon laquelle les sciences de l'homme doivent être « à part » parce qu'elles étudient l'homme, tient à un préjugé anthropocentrique tenace mais non fondé. Expliquons-nous.

* Les sciences se donnent pour tâche la connaissance du réel, par quoi il faut entendre toutes les réalités telles qu'elles nous apparaissent, tout ce qui affecte l'homme et qui, de droit, relève des possibilités de sa connaissance. Le réel c'est donc la matière inerte, le vivant, l'homme sous toutes leurs formes : chaque science étudie le réel sous un certain angle et se forge les instruments de connaissance dont elle a besoin pour arriver à ses fins. Si le marxisme a un caractère scientifique, ce n'est pas un caractère spécial. Il n'y a pas de raison d'appliquer des critères particuliers aux sciences selon qu'elles traiteraient du réel sous tel ou tel angle de vue.

On dit souvent que dans les sciences qui étudient l'homme, celui-ci est tellement impliqué que la subjectivité de l'homme de science nuit à l'objectivité des résultats. Il y a là, en effet, un problème difficile ; mais il y a beau temps qu'il se pose dans les sciences de la nature et aujourd'hui plus personne ne croit à la parfaite objectivité. Nous savons que toute intervention scientifique modifie la réalité étudiée. D'une part il n'y a aucun abord de la nature qui ne se fasse dans l'histoire et par des hommes « situés », d'autre part l'homme et son histoire, en tant qu'ils sont objets de connaissance, sont considérés comme déterminés (= susceptibles d'être expliqués dans leur constitution et leur déve-

loppement par la mise en valeur de lois) tout comme les autres objets de la nature.

* Cependant dire qu'il n'y a pas une scientificité particulière pour ce qui concerne les hommes et les corps célestes par exemple, ne veut pas dire que l'homme soit à traiter comme un corps céleste ! C'est même la limite foncière des travaux de la psychologie animale quand on veut les étendre à l'homme ... oubliant justement que l'homme est autre chose qu'un animal, même supérieur.

S'il est vrai que toutes les méthodes de connaissance scientifique sont soumises aux mêmes critères d'appréciation pour déterminer la scientificité des démarches de connaissance qui les ont élaborées, il reste que ces méthodes sont appropriées à l'objet étudié.

Les lois dégagées par le travail scientifique sont spécifiées par l'objet en fonction duquel elles sont produites.

Entre l'inerte, le vivant, et l'homme il n'y a pas simplement différence de degré, comme si de l'un on pouvait passer à l'autre par généralisation.

Il n'y a pas non plus différence de nature comme si ces réalités étaient tout à fait hétérogènes les unes par rapport aux autres, il y a une *différence d'ordre* dans la complexité. Mais toute approche scientifique obéit aux mêmes postulats fondamentaux.

* Poser a priori une différence entre l'appréhension scientifique de l'inerte et celle du vivant ou de l'humain c'est nier toute possibilité d'unité du savoir, c'est s'interdire d'articuler des théories scientifiques et se condamner à des recherches parallèles qui ne sauraient se criti-

quer, c'est enfin penser que l'objet étudié commande la science alors que les sciences sont une production des hommes.

Cela ne signifie pas que nous soyons parvenus à l'unité du savoir, il s'en faut de beaucoup ! et l'interdisciplinarité préconisée aujourd'hui ne doit pas faire illusion là-dessus. En ce qui concerne l'étude de la matière il aura fallu des années de cheminement autonome des mathématiques, de la physique et de la chimie avant qu'on parvienne à l'élaboration des théories complexes d'aujourd'hui.

Et ici il faut faire une double remarque :

- le marxisme comme science a un objet d'étude qui lui est propre et il a le caractère provisoire de toute science. Nous y reviendrons ;
- la réalité qu'il étudie : l'histoire des sociétés, est une réalité particulièrement complexe et mouvante. L'étude des corps célestes vise un matériau relativement stable, il en va tout autrement de la société.

De plus s'il est vrai que le savant, par son intervention, modifie la réalité étudiée, c'est d'autant plus flagrant en ce qui concerne la société et ceci parce qu'il appartient à cette société mais aussi parce que les théories produites agissent directement sur l'évolution de cette société par leur impact scientifique, idéologique ou politique, à preuve l'extension des régimes marxistes dans le monde depuis soixante ans ...

* Enfin plus que de toute autre il aurait fallu faire l'histoire de cette science car le matérialisme historique peut paraître justifié à récuser une

approche de sa scientificité fondée sur autre chose que l'étude du procès (1) de connaissance et de ses conditions matérielles, sociales, politiques, etc. Il faut bien s'établir en un lieu pour juger. Celui-ci, intérieur au marxisme, présuppose sa validité et ne saurait convaincre que les convaincus.

Nous choisissons une autre approche

La démarche scientifique

Au milieu du foisonnement des discours qui se qualifient de « scientifiques » il est difficile de distinguer l'ivraie du bon grain et, comme dans la parabole, le plus sûr est souvent d'attendre ! En effet une fausse scientificité n'est véritablement démasquée qu'à partir du terrain de la science constituée. Le jugement est postérieur à la démarche et si dans notre exposé nous reconstituons grosso modo l'itinéraire d'une science cela ne doit pas faire illusion : il ne s'agit pas de déterminer a priori ce qui est ou non scientifique, encore moins de déduire une science, d'idées toutes faites.

Partons d'un exemple

Aujourd'hui, comme hier, quand on parle de discours scientifique il s'agit bien d'échapper aux mirages d'un regard naïvement porté sur le monde, aux opinions spontanément émises au vu des apparences.

qui consiste à confronter le marxisme avec ce qui peut être inféré de caractéristique des autres démarches scientifiques actuellement reconnues.

Sur ce point comme sur d'autres, nous sommes redevables de multiples travaux auxquels nous renonçons à faire référence pour ne pas alourdir encore ce texte.

Ptolémée

Au second siècle de notre ère, par exemple, le mathématicien Ptolémée, s'appuyant sur les observations d'Hipparque, imagina d'expliquer le cours des planètes dans une représentation centrée sur la Terre. Il écrivait ces phrases remarquables : « Chacun doit s'efforcer de faire concorder du mieux qu'il peut les hypothèses les plus simples avec les mouvements célestes ; mais si cela ne réussit pas il doit prendre celles des hypothèses qui s'adaptent aux faits ».

Or quel était le fait ?

Le Soleil se lève à l'est, se couche à l'ouest, il tourne autour de la Terre. Et nous savons aujourd'hui que c'est une apparence. Il faut donc retenir ceci : un fait scientifique n'est pas ce qui apparaît à nos yeux immédiatement. (Ainsi, apparemment, le salaire paie le travail de l'ouvrier...)

(1) procès : développement considéré dans l'ensemble de ses conditions réelles. *Le Capital* t I. E.S. p. 181.

Néanmoins le système de Ptolémée dura jusqu'au XVI^e siècle ! Et pourquoi donc dura-t-il si longtemps ?

- à cause du poids des apparences ... évidentes !
- à cause de l'idée chrétienne qui mettait l'homme au sommet de la création et donc sa petite planète au centre de l'univers ...
- à cause aussi de l'imperfection des moyens d'observation, etc.

Cependant, six siècles avant Ptolémée, chez les Pythagoriciens et chez Aristarque de Samos, une autre représentation avait été imaginée avec pour centre le Soleil, ceci pour des raisons religieuses : ne convenait-il pas que l'astre divin soit au centre de tout ?

Où l'on voit que les raisons idéologiques, ici religieuses, parasitent la recherche et sont capables d'engendrer des représentations contraires du réel. Et ce n'est pas parce que le système d'Aristarque sera repris par Copernic qu'il est plus scientifique que celui de Ptolémée... tous les deux sont en deçà de la science.

Or il se trouve que pour Ptolémée comme pour tous les Anciens, les planètes, situées au ciel, ne pouvaient se mouvoir que de manière parfaite, c'est-à-dire circulaire. Et Ptolémée s'efforce de faire coïncider avec les « faits » un jeu de cercles parfaitement inadéquat pour en rendre compte. Il y parvient plutôt mal que bien, en particulier pour la Lune, en décentrant les cercles par rapport à la Terre et en donnant une certaine mobilité à leurs centres. (Innombrables ont été les systèmes prétendant

rendre compte du cours de l'histoire au nom de raisons idéologiques, religieuses ou politiques par exemple, mentionnons en passant les noms de Joachim de Flore ou de Bossuet ...)

La révolution Copernicienne

Survint un jour Copernic ! Du moins c'est ainsi qu'il apparaît alors qu'on parle familièrement de la révolution copernicienne.

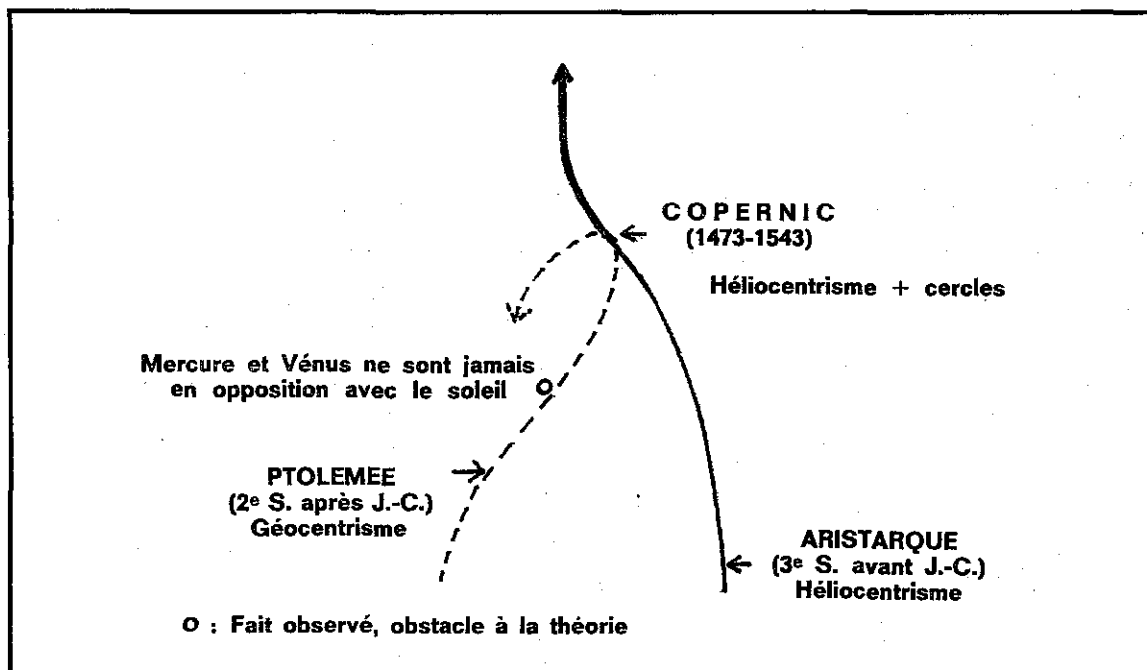
Il faudrait grandement nuancer les choses mais il est vrai que Copernic choisit contre la tradition séculaire et dominante issue de Ptolémée, le système héliocentrique (2), la Terre tournant sur elle-même et la Lune autour de la Terre. Pour autant il garde les étoiles fixes autour du système solaire et surtout il persiste à penser que la révolution des astres est circulaire.

Faut-il alors penser que l'astronomie est née comme science ? Nous ne le croyons pas. Le mérite incontestable de Copernic est d'avoir rendu possible l'astronomie comme science en levant l'hypothèque idéologique du géocentrisme. Celui-ci était lié à une conception biblique qui faisait de l'homme — et donc de la Terre — le centre de l'univers. Et pourtant, était-ce conviction, tactique ou genre littéraire ? alors même que le point de départ de sa pensée était la contradiction des mathématiciens de son temps, Copernic justifiait son choix d'une autre hypothèse, empruntée elle aussi aux Anciens, par des raisons religieuses.

(2) i. Héliocentrique : ayant pour centre : le soleil. Géocentrique : ayant pour centre : la terre.

Ainsi, si l'on parle de révolution Copernicienne c'est davantage à cause de la portée ultérieure de sa démarche dans

l'histoire des idées et moins pour une « découverte scientifique ».



L'astronomie comme "science": Kepler

C'est Kepler, soixante ans après, qui peut être considéré comme le fondateur de l'astronomie comme science. Partant des observations de Tycho Brahé (pourtant adepte persistant du géocentrisme) concernant la planète Mars, puis de celles de Galilée sur les satellites de Jupiter, Kepler construit le premier modèle rigoureux rendant compte du mouvement réel des planètes. Avec lui nous arrivons au fait scientifique.

Kepler, en effet, reprend le système de Copernic mais comprend que les planètes tournent autour du Soleil suivant des ellipses dont le Soleil est un des foyers (2^{me} loi), que les aires balayées en des temps égaux par le rayon vecteur sont égales (1^{re} loi) et que le carré de la durée de révolution autour du Soleil est proportionnel au cube des grands axes des ellipses (3^{me} loi).

Le premier, il construisit donc un modèle où les planètes sont conçues dans un système de rapports au Soleil et entre elles, qui rend compte de leur mouve-

ment réel. Le fait scientifique, comme on voit, apparaît au bout d'un travail d'observation et de pensée. On peut parler alors de véritable coupure épistémologique (3) encore qu'il faille se garder d'imaginer les choses de manière simple. Entre Copernic et Kepler il y a soixante ans de tâtonnements et de recherches, il y a tout l'environnement culturel de la Renaissance et de ses suites, il y a des inventions techniques (lunette astronomique), il y a des puissances politiques qui subventionnent les astronomes, etc.

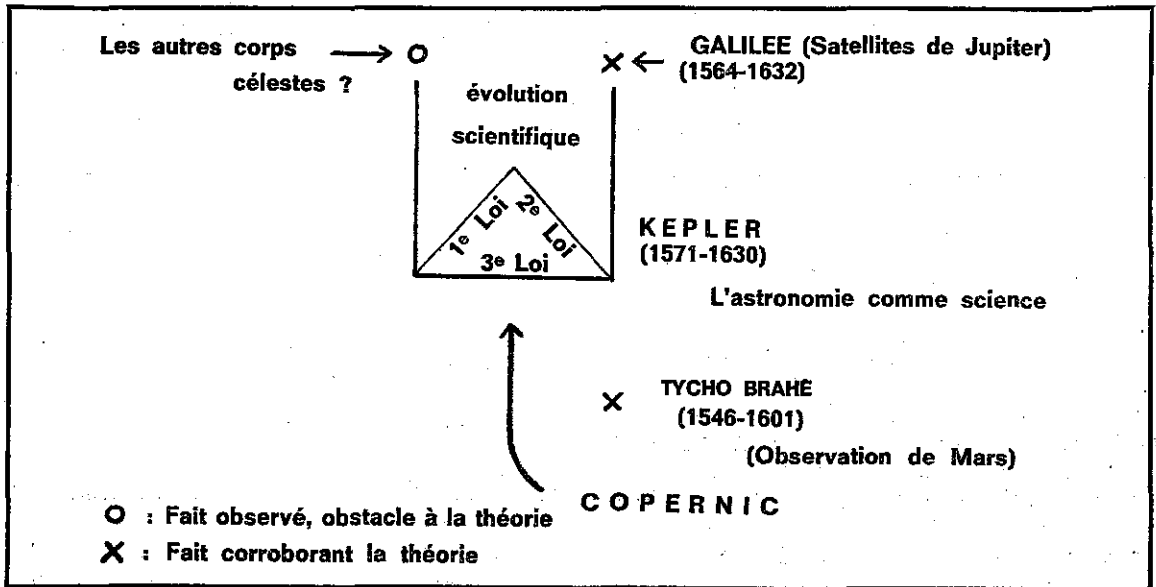
La science ne naît pas d'un coup ... de soleil !

Si l'on emploie donc le terme de coupure épistémologique c'est moins pour signifier la brutalité de l'événement que pour indiquer un point de non retour dans l'histoire de la connaissance.

D'ailleurs les nouvelles connaissances scientifiques rendent caduque le discours antérieurement tenu et font pièce aux propositions idéologiques qui commandaient ce discours. Ce qui explique les ennuis de Galilée affirmant par ailleurs fort justement : « l'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on doit aller au Ciel et non comment va le ciel ».

Les propositions idéologiques ne sont pas éliminées pour autant, à preuve les idées de Kepler sur l'architecture divine du monde justifiant son système en dernier ressort. Et pourtant il fut le premier à penser l'unité de la physique céleste et de la physique terrestre dont on pourrait faire apparaître la structure par la géométrie et les mathématiques.

Est-ce à dire que l'on tienne enfin la vérité en astronomie ?



(3) Epistémologie : étude des conditions et de l'histoire des connaissances.

Newton et la 1ère refonte théorique en astronomie

Un demi-siècle plus tard Newton construisait la théorie de la gravitation universelle qui s'étendait à l'ensemble des corps célestes.

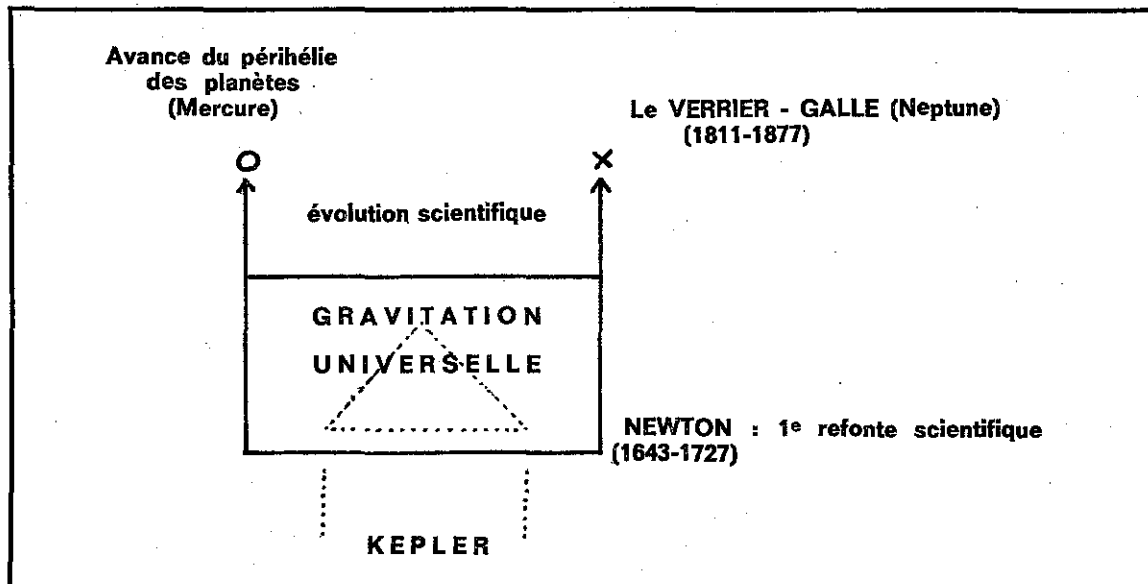
Que devenaient les lois de Kepler ? Elles étaient reprises et réinterprétées dans un ensemble de propositions fondées sur une force centripète inversement proportionnelle au carré de la distance.

Le système de Kepler n'était pas faux, il était vrai pour autant qu'il considérait

cette partie du réel qu'était le système solaire connu. La théorie de Newton englobait une part plus grande du réel et en donnait une explication plus satisfaisante : c'était donc une refonte scientifique.

Quelques années plus tard Le Verrier, s'appuyant sur cette théorie, et la vérifiant, déduisit par calcul l'existence de Neptune, effectivement découverte par Galle.

Et pourtant il y avait un point qui résistait à la théorie de Newton : l'avance du périhélie (4) des planètes sur les prévisions calculées, en particulier pour Mercure.



(4) Périhélie : point le plus proche du soleil sur l'orbite d'une planète.

De refontes en refontes...

Einstein, avec la relativité générale, permettra de rendre compte de ce décalage ; en même temps il réinterprète la théorie de Newton de l'attraction qui peut se déduire du mouvement libre d'un corps dans l'espace « courbé » par le voisinage d'un autre corps de masse grave comme le Soleil.

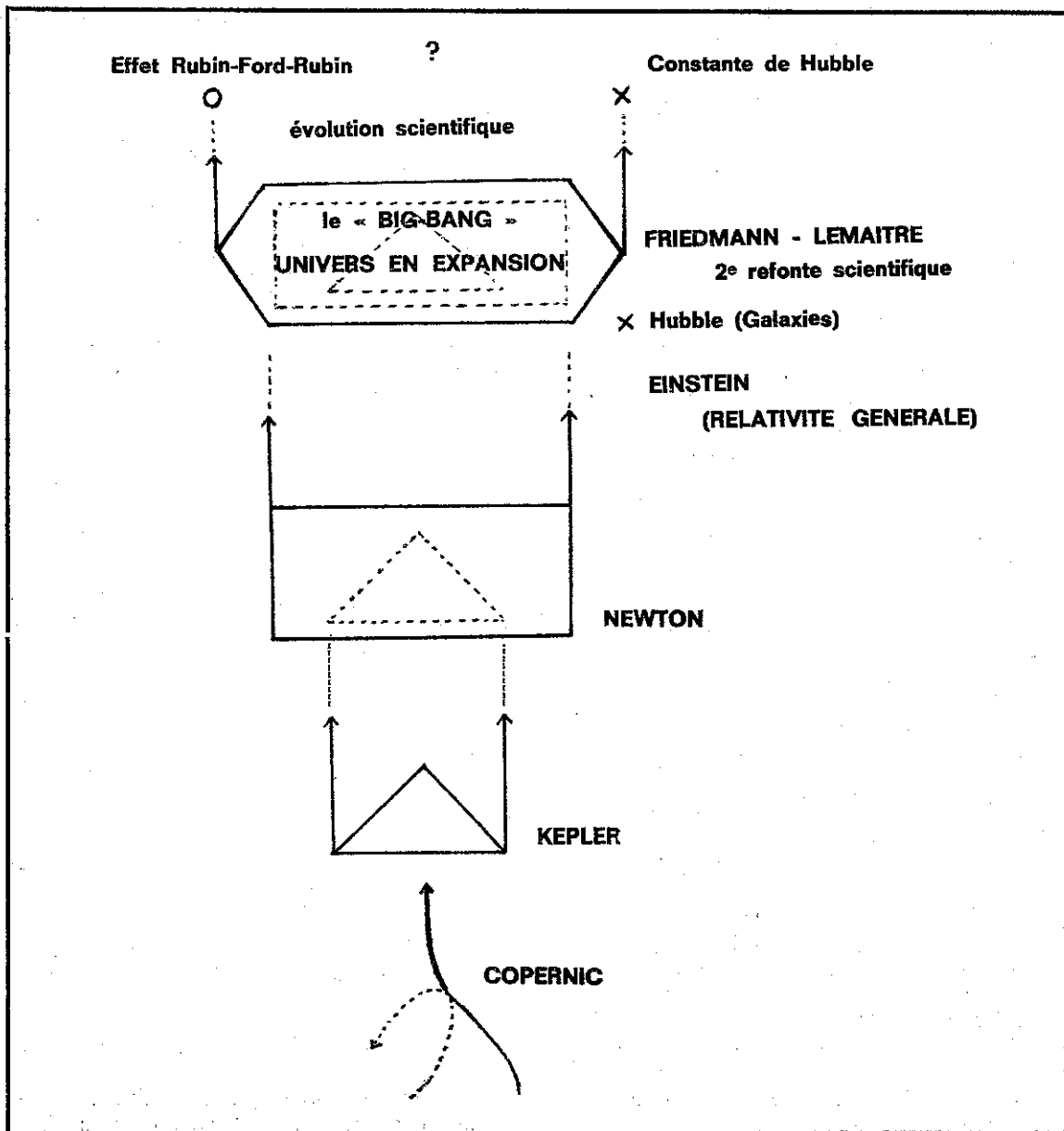
Sur ces bases, après la découverte des galaxies par Hubble (1920), Friedmann et Lemaître penseront la théorie de l'univers en expansion après le « Big-bang » d'une explosion primordiale, il y aurait quelques 15 milliards d'années.

Or ces théories ont été établies à partir des découvertes de Hubble : plus une galaxie est éloignée de nous, plus les raies présentes dans son spectre sont décalées vers le rouge ; toutes les galaxies

s'éloignent les unes des autres avec une vitesse proportionnelle à leur distance : expansion constante et ayant les mêmes caractères physiques dans toutes les directions. Ces théories ont pourtant été remises en question récemment par les observations de Rubin et Ford (voir *La Recherche*, juin 1976). Dès lors on est peut-être à la veille d'une nouvelle refonte théorique soit en concevant un univers inégalement expansé, soit en pensant la « lumière fatiguée » ... et l'histoire n'est pas finie !

De cet exemple volontairement développé, que pouvons-nous conclure ?

Nous allons le voir en donnant un certain nombre de définitions et en les rapportant à l'objet de notre propos : le marxisme.



La démarche scientifique et le marxisme

Quand peut-on parler d'un discours scientifique ?

L'objet des sciences

Bien qu'il ait fallu attendre que la science existât pour définir son objet nous commençons par dire quelques mots de celui-ci afin de faciliter l'exposé.

Nous avons déjà indiqué plus haut que l'objet des sciences, c'est le réel. Maintenant nous pouvons préciser : il ne s'agit pas en effet du réel indistinctement, ni du réel tel qu'il nous est donné immédiatement, ce qui « tombe sous le sens » comme on dit. Ou pour reprendre un certain usage des catégories de Platon, il ne s'agit pas de quitter le « sensible », qui ne serait qu'illusion, pour accéder à l'« intelligible », qui serait la réalité même. L'objet d'une science c'est le réel, ce qui affecte nos sens, tel qu'on se le donne à étudier par un travail de l'intelligence. Il n'y a pas de réel en science qui soit un pur donné, il n'y a pas de faits ... tout faits ! C'est le réel interrogé, questionné. Toute observation suppose une question, toute expérience une représentation du réel qui est la réponse hypothétique à la question.

Autrement dit la science joue constamment à la jointure de ce qu'on pourrait appeler le réel « compact » et le réel « construit » par le travail de la pensée. Une science ne détermine que ce qu'elle rend déterminable et elle marque par là même les limites de validité de ses conclusions. (Sur tout ceci voir les travaux de G. Bachelard.)

L'objet de la science marxiste, du matérialisme historique, c'est donc le réel ; mais quoi du réel ? L'histoire des sociétés humaines saisies sous un angle très circonscrit qui est le corps d'hypothèses à partir de quoi l'histoire est interrogée : savoir qu'une formation sociale est caractérisée par la combinaison de modes de production eux-mêmes déterminés en dernière instance par l'économie.

Bien sûr il faudrait détailler ; nous voulons simplement indiquer que le réel, objet du matérialisme historique, n'est pas n'importe quoi, n'est pas l'histoire humaine en général.

Que progressivement, au fur et à mesure du développement du matérialisme historique, son objet soit modifié, étendu, c'est possible. Il n'en restera pas moins déterminé au départ ... et à l'arrivée. Et il en va ainsi de toute science.

Le fonctionnement d'une science

Les théories scientifiques, nous l'avons montré dans le point précédent, ne sont pas des évidences qui s'imposent. Elles sont le produit du travail intelligent des hommes. A partir d'un point concret du réel l'homme de science pose une question, formule une hypothèse abstraite à partir de quoi il va questionner le réel dans des expériences qui confirmeront ou non l'hypothèse, c'est-à-dire la représentation qu'il s'est donnée du réel. Cette

représentation n'étant rien d'autre que l'articulation d'éléments constituant le réel dans leurs rapports ou leur enchaînement.

On peut donc dire que la démarche scientifique consiste à délimiter dans le réel un champ d'étude à partir d'un point de vue donné. Partant de là, il s'agit d'élaborer un modèle de compréhension de ce champ, tel qu'il articule entre eux les éléments du réel selon des rapports déterminés.

A partir de ce modèle vérifié est construite une théorie qui sera elle-même développable en plusieurs autres modèles susceptibles de rendre compte d'autres champs du réel considéré sous le même point de vue. La vérification consiste donc à établir la cohérence de l'ensemble du système explicatif et à rapporter à d'autres champs du réel la théorie proposée par le biais des modèles qu'elle permet de développer.

Et c'est bien ce qui caractérise le travail de Marx. Travaillant sur la société européenne, surtout anglaise, du XIX^e siècle, il a pu élaborer un modèle explicatif de cette société : le mode de production capitaliste. A partir de là est construite une théorie des modes de production qui doit permettre de rendre compte des différentes formations sociales dans l'histoire selon d'autres modèles : mode de production féodal par exemple. Ce qu'il faut donc vérifier c'est la capacité de la théorie marxiste à engendrer des modèles explicatifs du réel.

Et s'il est vrai que la pertinence des propositions et des démonstrations

marxistes n'est pas admise par tout le monde, c'est sur le terrain de la science qu'un tel débat doit être tranché.

Par conséquent si le mode de production asiatique s'avère inadéquat pour rendre compte de la formation sociale du Maghreb avant la colonisation, il faut ou bien produire un autre modèle dérivé de la théorie, ou bien remettre en cause la théorie pour la refondre. Pour s'assurer que cela fonctionne bien ainsi il n'est que de se reporter aux travaux du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, par exemple.

Dans son « *Introduction à la critique de l'économie politique* » Marx dénonce justement une méthode qui partirait par exemple de l'évidence de la population pour expliquer l'acte social de production. Il montre qu'il faut partir des éléments constituant le réel par leurs rapports et il écrit (p. 165, Ed. Sociales) :

« Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par la suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation (...) les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée (...) la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'appropriier le concret, de le reproduire sous la forme d'un concret pensé. Mais ce n'est nullement là le procès de la genèse du concret lui-même. »

Une science, alors, c'est quoi ?

On peut dire qu'une *science* se caractérise par l'élaboration d'une théorie par laquelle on rend compte progressivement du réel en tant qu'il est considéré comme constitué d'éléments entretenant entre eux des rapports déterminés et déterminants.

La *théorie* pourrait se définir comme l'articulation d'un corps structuré de propositions et des modèles qui en sont déductibles considérés comme hypothèses de travail dans l'observation, l'analyse et la vérification.

Cette théorie met en œuvre :

— des *concepts* : définition juste et

exclusive d'un élément du réel dégagé par analyse ou déduction logico-formelle. Les concepts ne sont donc que la désignation d'éléments du réel dans la mesure où ils sont déterminés par des rapports. Soit les concepts de valeur d'échange, de valeur d'usage, etc ;

— des *lois* : formulation des rapports articulant ces concepts.

Restons-en là dans cet effort de définition que certains trouveront peut-être fastidieux mais qui nous paraît nécessaire si, parlant du marxisme comme science, on veut savoir ce que l'on met sous les mots. Comment autrement apprécier la portée d'une telle proposition ?

Evolution du discours scientifique

Il convient de dire encore quelques mots du discours scientifique, d'abord pour bien déterminer ce qu'il n'est pas, ensuite pour marquer les conditions de son évolution.

Ce que le discours scientifique n'est pas

Rappelons-le, le discours scientifique n'est en aucune façon la relation des soi-disant évidences du bon sens ou de l'immediate apparence des choses.

* Il n'est pas la pure et simple description du réel. Celui-ci ne livre pas « comme ça » son principe d'organisation. Le retour des choses, la fréquence des phénomènes (même repérée par des statistiques), le catalogue des ressemblances, la sélection des caractéristiques

communes, la généralisation directe à partir du particulier, la construction d'un « type » moyen, la constitution d'une « formule mère » qui recouvrirait plusieurs cas différents de son ombre bienveillante, rien de tout cela ne relève du discours scientifique. Dans le meilleur des cas ces pratiques sont indicatrices d'un problème, mais en aucun cas une explication. Les coïncidences et les corrélations ne sont pas des raisons !

Bref il faut distinguer la généralité abstraite qui est une représentation extérieure des choses, de la compréhension des choses : saisie des rapports et de leur développement dans le temps.

Par exemple, selon le premier mode, on classera la chauve-souris (parce qu'elle vole) dans les oiseaux, la baleine (parce qu'elle nage) dans les poissons ...

et selon le deuxième mode — scientifique celui-là — on les mettra toutes deux dans la classe des vertébrés mammifères.

Pour prendre un exemple plus élaboré : la caractérologie de Le Senne avec ses nerveux, ses colériques et autres, n'est pas un discours scientifique, elle n'explique rien, elle répartit les gens sur un catalogue. Il en va tout autrement de la psychanalyse fondée par Freud (mais c'est une autre histoire ...).

* Le discours scientifique n'est pas, non plus, la déduction arbitraire d'abstractions ou, à l'opposé, la systématisation de pratiques empiriques : un savoir faire.

* Il faut se garder d'autre part d'une présentation où la multiplication des chiffres et des calculs ferait illusion : ce n'est pourtant pas un critère de scientificité. Les statistiques aident à cerner un phénomène, elles permettent d'établir des corrélations, mais elles ne sont pas pour autant une explication. Les mathématiques sont un mode de formalisation, et certainement le plus élaboré, mais ce qui confère à une démarche sa validité scientifique c'est son caractère d'élaboration théorique (le formalisable) et le fait qu'elle soit vérifiable et non l'emploi qu'elle fait des mathématiques.

* Enfin le discours scientifique n'est pas le produit de l'idéologie (5), au contraire. Avant le travail proprement scientifique il y a des propositions commandées par des idéologies (celles

qui régnaient au temps d'Aristarque, de Ptolémée ou de Copernic par exemple). Après, il y a un discours rationnel qui constitue un point de non-retour. Mais il est extrêmement difficile de sortir de la sphère idéologique, au point même qu'on a pu qualifier le dégagement de l'idéologie de véritable « coupure épistémologique ».

Naissance et évolution du discours scientifique

La question a été maintes fois posée : comment un chercheur, pris comme tout un chacun dans une gangue idéologique, peut-il en sortir pour fonder une science ?

Nous allons directement considérer le marxisme pour répondre à cette question.

Le contexte

Le marxisme n'est pas sorti tout fait, comme par miracle, du cerveau génial de Marx et d'Engels. Comme toute science il est né à un moment de l'histoire où la conjoncture d'ensemble en marquait la possibilité. (Lecture que nous faisons a posteriori, bien entendu.)

— Il y a eu au XIX^e siècle le développement d'autres secteurs scientifiques, en particulier ceux qui prenaient en compte l'évolution : en biologie ou en paléontologie (Darwin).

(5) Par idéologie nous entendons un ensemble plus ou moins cohérent de représentations élaboré par un groupe social en fonction de ce qu'il croit être son intérêt pour assurer sa cohésion, maintenir, changer ou restaurer sa place dans le monde et dans l'histoire. La fonction de ceux qu'on appelle les idéologues (hommes politiques, penseurs, écrivains, prêcheurs, etc.) est de présenter à la conscience du groupe ce qu'il véhicule ainsi plus ou moins inconsciemment en lui donnant un caractère absolu et de valeur universelle qui légitime alors sa position et son action.

— Il y a eu la philosophie de Hegel avec sa récapitulation de l'histoire.

— Dans l' « air du temps » l'homme devient un être qui apparaît au cours de l'évolution des espèces et on le considère de plus en plus sous son aspect collectif et social.

— Il y a — surtout — le bouleversement industriel et sa radicalisation de la situation sociale.

« Alors que, dans toutes les périodes antérieures, la recherche (des) causes motrices de l'histoire était presque impossible — du fait de l'enchevêtrement et du caractère masqué des liaisons et de leurs effets — notre époque a tellement simplifié ces enchaînements que l'énigme a pu être résolue. Depuis le triomphe de la grande industrie, c'est-à-dire au moins depuis les traités de paix de 1815, ce n'est plus un secret pour personne en Angleterre que toute la lutte politique y tournait autour des prétentions à la domination de deux classes : l'aristocratie foncière et la bourgeoisie. »

*Engels. L. Feuerbach.
in Etudes Philosophiques
Ed. Soc. p. 51.*

Sur ces bases il y a le travail antérieur des économistes : ce n'est pas Marx qui a produit les concepts de « plus-value » ou de « valeur », ce sont A. Smith et Ricardo. Mais c'est avec Marx et Engels que fut construit le modèle expliquant la forme sociale capitaliste, ce modèle reprenant alors ces concepts avec une autre portée.

Le déplacement idéologique

Il n'empêche, une question se pose encore : d'où vient qu'en une société dominée comme il a été dit par des idéologies qui ont pour but de justifier l'ordre social, les seuls Marx et Engels aient réussi à se dégager de l'emprise idéologique pour créer la science sociale ?

Dans les formations sociales précapitalistes ou féodales la confiscation du produit du « sur-travail » par les classes dominantes s'effectuait sous la pression d'idéologies extrinsèques au procès économique : le paiement des dîmes justifié par l'obéissance religieuse aux représentants du pouvoir spirituel par exemple.

Mais le mode de production capitaliste comporte en lui-même, par le système du salariat, le prélèvement de la plus-value. Ceci n'a besoin d'aucune justification puisque le salaire est censé payer le travail de l'ouvrier.

Et pour autant le discours idéologique n'est pas absent. Celui qui justifiait antérieurement la confiscation du travail « gratuit » devient sans objet, mais persiste encore. D'autre part la société bourgeoise, comme toute société, secrète aussi son discours idéologique, qu'elle donne comme ayant valeur universelle : c'est la liberté du travail, l'enrichissement par le travail, etc. Or il est clair que, si du point de vue de la bourgeoisie, le slogan idéologique « enrichissez-vous » cadrerait parfaitement avec la réalité du profit, il en allait tout autrement pour le prolétariat.

A cette distorsion, propre au capitalisme du XIX^e siècle, entre le discours

idéologique et la réalité sociale, s'ajoutent les contradictions internes du discours lui-même, s'épuisant à colmater les failles d'une argumentation constamment démentie par cette distorsion. Il prône ainsi la valeur universelle de l'Égalité tout en affirmant le droit sacré de la propriété qui permet de conserver l'ordre établi et d'assurer la domination de la classe bourgeoise.

En rejoignant les rangs du prolétariat et en percevant ces contradictions, ce n'est donc pas Marx et Engels qui se sont soustraits magiquement à l'idéologie. Le système économique avait changé et avait provoqué le déplacement de l'idéologie comme ses contradictions internes.

C'est pourquoi on a pu dire que la science marxiste n'était possible que du point de vue du prolétariat. Cela ne veut pas dire du tout, on le voit, qu'il faille être prolétaire pour faire de la science marxiste mais cela indique que cette science n'était possible que dans certaines conditions. Ce qui, au demeurant, semble vrai de toute science (6).

C'est dans ces conditions qu'a pu s'opérer avec Marx et Engels la « coupure épistémologique » qui indiquait ce point de non-retour à partir duquel on pourra parler de science de l'histoire ou de science des formations sociales.

Evolution du discours scientifique

Enfin, nous l'avons déjà indiqué avec l'exemple de l'astronomie, une science évolue. Le discours initial est repris, transformé, intégré dans des ensembles toujours plus vastes.

Une fois la révolution du savoir faite sur une manière d'appréhender le réel, il y a encore une longue histoire de mutations dans la connaissance.

Est réputée théorie la plus satisfaisante celle qui rend compte de la plus grande complexité du réel en sa plus grande extension, avec les moyens conceptuels les plus simples.

Une théorie est vérifiée par la cohérence interne de ses propositions, par l'adéquation des propositions théoriques et des propositions expérimentales pertinentes, enfin par la résistance aux épreuves de falsification. Une théorie ne supporte pas l'exception qui confirme la règle ... celle-ci ouvre un nouveau chantier à la recherche ou donne la prééminence à une autre théorie. On appellera donc « refonte scientifique » la reprise d'une théorie telle que, recomposée selon d'autres lois, elle situe la théorie antérieure en l'intégrant et en lui conférant ses propriétés.

(6) Le dégagement d'un nouveau secteur de la recherche scientifique n'est possible que s'il y a eu un bouleversement antérieur de la zone idéologique contiguë au savoir visé. Copernic et Kepler sont impensables en dehors du mouvement de la Renaissance. Plus près de nous, comment expliquer que Freud ait donné à l'inconscient la place que l'on sait et par là même jeté les bases de la psychanalyse ? A l'époque du Moyen-Age, puis de la Renaissance, le « fou » avait sa place marquée dans la société sous la prégnance de courants idéologiques qui faisaient de la folie une manifestation du sacré, du péché et plus tard un cas d'irrationalité sociale. Au XIX^e siècle industriel dans le grand courant mécaniste et positiviste on attribue des causes organiques à la maladie mentale. C'est dans ce contexte positiviste que Freud peut relever la distorsion entre l'hystérie et les causes organiques (lésions ou altérations de la matière cérébrale) qui auraient dû la provoquer. Mais le rôle de l'« inconscient » ne pouvait être mis en relief que dans ce contexte qui avait soustrait la maladie mentale aux explications et aux classifications des siècles antérieurs.

Ainsi la coupure épistémologique accomplie par Marx et Engels dégage en quelque sorte une souche d'où va s'élever un tronc avec ses ramifications et ses rejetons. Par cette image nous voulons indiquer que ce n'est souvent qu'a posteriori que l'on peut déterminer le tronc et les branches maîtresses. Le rejet arbitraire de telle ou telle recherche ou interprétation peut s'avérer catastrophique, tout comme l'imposition arbitraire de la voie scientifique, on l'a bien vu dans la Russie de Staline. Mais c'est un danger encore bien présent aujourd'hui dans des pays de l'Est.

Or il faut l'affirmer avec force : que le marxisme soit une science, nous le pensons. Cela signifie qu'on ne saurait revenir en deçà, que cela plaise ou non. Mais cela ne signifie pas que tout soit dit, ni que la théorie dans l'état où l'ont laissée Marx et Engels doive être gardée intégralement et vénérée comme une idole.

Le matérialisme historique est une science jeune, il est loin de s'être développé de manière linéaire et dans le calme des centres de recherche, autant à cause de ceux qui ont voulu l'étouffer pour des raisons idéologiques qu'à cause de ceux qui, voulant en défendre la validité, ont sclérosé la recherche par un dogmatisme crispé. Les uns bien sûr s'appuyant sur les autres pour les contrer.

Sans compter les difficultés inhérentes à toute recherche scientifique, surtout quand elle porte sur une réalité aussi mouvante et complexe que la société humaine en son devenir.

Sur le tronc principal on trouvera Lénine, mais aussi Gramsci, Mao Tsé

Toung, Althüsser sans doute, et d'autres...

Mais il peut aussi exister à partir de la souche ainsi dégagée des fragments théoriques qui soient en discontinuité avec le vecteur principal (Max Weber par exemple). Rien ne sert de les rejeter a priori sous prétexte qu'ils sont marqués d'idéologie. Ils doivent être critiqués, réfutés ou intégrés, quitte à provoquer des déplacements conceptuels, voire une reprise théorique. Nous pensons en particulier à tout ce qui concerne la notion d'idéologie depuis son emploi par Marx...

Bien entendu il existe d'autres points de vue sur la réalité humaine et ils peuvent entrer en concurrence avec celui que le marxisme a privilégié. Evoquons par exemple la querelle ancienne entre la Psychanalyse et le Marxisme. Sans revenir sur les prophéties malheureuses de G. Politzer pensant que la psychanalyse ferait long-feu, il faut souligner la permanence de la question et les justes dénonciations de tous ces amalgames freudo-marxistes ou marxistofreudiens qui ne respectent pas le caractère propre de chaque démarche et s'évitent une réflexion rigoureuse sur ce point.

Même s'il pose de nombreuses questions, le livre de L. Sève « *Marxisme et théorie de la personnalité* » représente un effort réel pour articuler de manière renouvelée ces deux points de vue sur la réalité humaine. Le caractère d'« essai » d'une telle recherche s'explique assez de la difficulté du sujet et des résultats encore très approximatifs auxquels on est parvenu dans ces différents secteurs du savoir.

Tenir sur le réel un discours " vrai "

Plus " juste " que " vrai "

Que signifie donc tenir sur le réel un discours vrai ?

Ce que nous avons dit jusqu'ici laisse assez deviner qu'un discours scientifique n'atteint pas *la Vérité*, intemporelle et absolue, c'est une vérité située, partielle et provisoire, il faut se garder de croire à la Vérité absolue des théories scientifiques, il faut se garder tout autant de penser que ces théories sont fausses ou sans valeur, et que les résultats d'un travail scientifique sont en quelque sorte facultatifs, à prendre ou à laisser au gré des humeurs et des idéologies.

Le discours scientifique — et cela vaut du marxisme — est un discours vrai dans la mesure où il permet de comprendre le réel tel qu'il est et non tel qu'il nous apparaît, on pourrait dire qu'il est « juste ». Mais, paradoxalement, c'est le réel questionné, c'est-à-dire le réel qui répond à nos questions ; la compréhension du réel est donc tributaire des représentations plus ou moins justes que nous nous en faisons. Et l'efficacité de notre action dans le réel et sur lui est tributaire de cette compréhension.

Le vérifiable

On pourrait dire, d'une autre manière, que le vrai scientifique est le vérifiable :

— vérification de la cohérence et de la fécondité explicative du discours à partir du point de vue d'où il est tenu pour la part du réel considérée. En ce sens le vrai est provisoire et soumis à la production d'un discours

toujours plus cohérent et plus explicatif. « Et si cela pouvait être expliqué autrement et plus simplement ? » : cette question est la pierre de touche de toute théorie scientifique ;

— vérification par le rapport des représentations théoriques au réel lui-même par la médiation des expériences construites en fonction de ce que l'on veut savoir. En ce deuxième sens le vrai est toujours de valeur approchée car il est soumis aux limites et des représentations et des médiations de l'expérience. Limites d'autant plus accusées dans les sciences de l'homme que l'expérimentation y est plus difficile.

Mais s'il est vrai que le marxisme se veuille science, il se veut aussi action pour transformer le monde. En fonction de son analyse de la réalité sociale il préconise une action et celle-ci peut mettre en œuvre des modèles développés de sa théorie, essentiellement des modèles de société socialiste ou communiste avec leurs lois de passage et les modèles transitoires. Ces modèles auront donc toutes les vertus et toutes les limites des analyses qui les fondent en dernier ressort puisque c'est à partir d'elles que la théorie a été élaborée. Autrement dit, envisagée de cette façon, l'action politique peut servir de vérification à la théorie.

Et c'est bien ainsi qu'est apparu pendant longtemps l'établissement du socialisme en Union Soviétique .. Il est évident que dans la mesure où des paramètres essentiels ont été négligés par l'analyse

on aboutit à des catastrophes. Pour peu que, la lutte idéologique aidant, on se refuse à réviser la théorie, on voit où cela mène.

Et pourtant il faut agir. Du moins est-on en droit d'exiger que ceux qui prétendent à une action politique fondée sur l'analyse scientifique de la réalité, aillent jusqu'au bout de l'esprit critique et restent conscients du caractère partiel et provisoire des résultats auxquels ils ont abouti. Rien de plus opposé à la science que le dogmatisme, fût-ce en politique.

— vérification enfin de la validité du point de vue auquel on s'est placé pour délimiter un champ d'étude dans le réel.

Ceci nous introduit à un troisième et dernier point auquel fera écho un texte de Engels extrait de « *L. Feuerbach* » in *Etudes Philosophiques*, Ed. Soc., p. 48-49.

« ... A l'enchaînement réel encore inconnu, on substituait une nouvelle Providence mystérieuse, — inconsciente ou prenant peu à peu conscience d'elle-même. Il s'agissait par conséquent ici, tout comme dans le domaine de la nature, d'éliminer ces enchaînements construits, artificiels, en dégagant les enchaînements réels ; tâche qui revient, en fin de compte, à découvrir les lois générales du mouvement qui, dans l'histoire de la société humaine, s'imposent comme lois dominantes.

Or l'histoire du développement de la société se révèle, sur un point, essentiellement différente de celle de la nature. Dans la nature, — dans la mesure où nous laissons de côté la réaction exercée

sur elle par les hommes, — ce sont uniquement des facteurs inconscients et aveugles qui agissent les uns sur les autres et c'est dans leur jeu changeant que se manifeste la loi générale. De tout ce qui se produit, — des innombrables hasards apparents, visibles à la surface, comme des résultats fins qui confirment la norme à l'intérieur de ces hasards, — rien ne se produit en tant que but conscient, voulu. Par contre, dans l'histoire de la société, ceux qui agissent sont exclusivement des hommes doués de conscience, agissant avec réflexion ou avec passion et poursuivant des buts déterminés ; rien ne se produit sans dessein conscient, sans fin voulue. Mais cette différence, quelle que soit son importance pour l'investigation historique, surtout d'époques et d'événements pris isolément, ne peut rien changer au fait que le cours de l'histoire est sous l'empire de lois générales internes. Car, ici aussi, malgré les buts consciemment poursuivis par tous les individus, c'est le hasard qui, d'une façon générale, règne en apparence à la surface. Ce n'est que rarement que se réalise le dessein voulu ; dans la majorité des cas, les nombreux buts poursuivis s'entrecroisent et se contredisent, ou bien ils sont eux-mêmes a priori irréalisables, ou bien encore les moyens pour les réaliser sont insuffisants. C'est ainsi que les conflits des innombrables volontés et actions individuelles créent dans le domaine historique une situation tout à fait analogue à celle qui règne dans la nature inconsciente. Les buts des actions sont voulus, mais les résultats qui suivent réellement ces actions ne le sont pas, ou s'ils semblent, au début, correspondre cependant au but poursuivi, ils ont fina-

lement des conséquences tout autres que celles qui ont été voulues. Ainsi les événements historiques apparaissent en gros également dominés par le hasard.

Mais partout où le hasard semble jouer à la surface, il est toujours sous l'empire de lois internes cachées, et il ne s'agit que de les découvrir. »

Postulats, risques et limites du matérialisme historique, démarche scientifique

Afin de cadrer au maximum notre sujet nous allons reprendre rapidement les postulats qui sont ceux du matérialisme historique, cela nous permettra d'évaluer plus justement la portée de ses affirmations.

Les postulats admis du matérialisme historique

Un angle d'attaque

Le réel — ici l'histoire des sociétés humaines — n'est pas une réalité dévoilant d'elle-même ses secrets. Le matérialisme historique choisit un angle d'attaque principal : la production ; il délimite des champs d'étude : telle ou telle forme sociale à une époque donnée, dans le contexte de toutes les formations sociales en connexion. Il élabore une méthode, un corps d'hypothèse : la théorie des modes de production, qui conditionnent même l'observation mais assurent la fécondité de l'explication.

Le réel comme un " tout "

L'histoire est considérée comme un *tout*, analysable, explicable. C'est dire qu'elle est structurée de différents éléments articulés entre eux (formes sociales, classes, forces productives, ins-

tances politiques, etc) par un jeu de rapports complexes (rapports sociaux, etc). Le « Tout » obéit aux lois de conservation et de transformation de ces rapports et de cette structure (par le jeu des inventions techniques, l'influence des idéologies, etc).

La théorie du matérialisme historique est ouverte, elle tend à rendre compte de l'histoire des sociétés dans une démarche « asymptote », pour reprendre un terme utilisé par Engels. L'analyse peut être poussée plus loin ou étendue à d'autres aspects du réel saisi sous le même angle.

Le réel déterminé

L'histoire des sociétés est posée comme déterminée, sans quoi il n'y a pas de science possible. Même si cette détermination doit être évaluée en termes de probabilité, faute peut-être d'instru-

ments de connaissance plus poussés pour remonter à des enchaînements qualifiés alors de « nécessaires ». Dire que l'histoire est déterminée signifie donc qu'en elle on peut déceler des lois, ou si l'on préfère, que l'on peut construire des lois pour rendre cette histoire intelligible et pour agir. Le drame est que l'histoire n'attend pas qu'on en ait fait la théorie pour se faire : les marxistes, comme les autres, sont contraints d'agir historiquement à partir d'approximations ; les leurs, du moins, auront la valeur de leur recherche scientifique. Et pour comprendre cette détermination, à quoi on oppose toujours le jeu des libertés individuelles, il faut se rappeler qu'un tout est autre chose que la somme de ces parties dont nous disons qu'il est constitué.

Ni Origine, ni Fin

Les sociétés humaines, pour autant qu'on puisse les étudier dans l'espace et dans le temps sont à analyser pour ce qu'elles sont, indépendamment d'une Origine ou d'une Fin qui seraient désignées comme cause dont on pourrait déduire l'enchaînement historique. Il faut ajouter que les commencements nous échappent : vaine serait l'explication qui prétendrait tenir sa valeur d'un recours à l'origine temporelle du processus évolutif, l'explication génétique est une construction seconde. Bref, un système explicatif tient essentiellement par la cohérence interne de ses propositions rapportées au réel considéré.

L'athéisme méthodologique

Enfin la recherche rationnelle est, pour reprendre une expression du P. Chenu : « méthodologiquement athée ».

Cela veut dire qu'elle refuse a priori l'explication toute faite et annihilatrice de tout effort de recherche par le recours à un Dieu créateur dont on connaîtrait les desseins et l'action : ce qui tiendrait lieu d'explication.

Cela signifie surtout, selon un mot cité devant nous par M. Legaut, que « la cause première n'est pas la première des causes secondes ». L'action de Dieu ne fait pas nombre avec ce qui se passe ; ce n'est pas une action au milieu des actions des hommes, la maintenir ou la supprimer ne concerne en rien le travail scientifique, car elle est d'un autre ordre (même si le croyant doit établir une cohérence entre son travail de recherche et sa foi ... nous y reviendrons).

Par conséquent dans la mesure où le marxisme est dit scientifique, il ne peut être qu'athée, comme les mathématiques ou la physique, même s'il doit prendre en compte le phénomène religieux dans sa signification sociale. Mais le marxisme n'est pas plus fondé à prendre pour principe d'explication a priori une Origine ou une Fin, fût-ce de l'histoire.

A. Moine, dans les *Cahiers du communisme* de mai 1976, p. 41, écrit :

« La philosophie marxiste, le matérialisme dialectique et historique, est la conception qui appréhende scientifiquement cette réalité et fonde l'action nécessaire pour sa transformation. Il s'ensuit que l'athéisme n'est ni une inspiration, ni un fondement, ni un but, et encore

moins un préalable, mais une conséquence logique d'une attitude simplement scientifique. » Et plus loin : « *Il est clair qu'au niveau philosophique, entre la conception d'une création du monde par un Dieu Force première et extérieure à celui-ci, d'un Esprit supérieur dominant la matière, de l'existence d'un au-delà ... la conception matérialiste, scientifique, qui considère le monde tel qu'il est sans addition étrangère, il y a divergence totale, inconciliable.* »

Comment faut-il interpréter ces textes ? Ou bien il s'agit d'un athéisme méthodologique ... auquel aucun chrétien n'aura de peine à souscrire, ou bien l'auteur prétend par la science avoir réglé la question de Dieu ... par la négative et l'on est quand même fondé à lui demander quelle conception il se fait de la science ... et de Dieu. Ajoutons que cet athéisme méthodologique n'est que la figure particulière d'un postulat plus général : la science ne connaît pas la

catégorie de sujet dans la mesure où celui-ci, par définition, serait considéré comme libre et donc échappant à toute détermination. Il n'y a de prise en compte possible d'un sujet en sciences humaines (psychologie, histoire) que dans la mesure où il est susceptible de détermination, c'est-à-dire dans la mesure où il n'est pas sujet, mais agent. C'est pourquoi le matérialisme historique est fondé à penser son objet : l'histoire, comme procès (7) sans sujet. (Que dans la réalité nous soyons, ou que nous fonctionnions comme sujets est une autre question, qui nous renvoie à la deuxième partie de ce travail portant sur le statut de la connaissance scientifique).

Tels sont donc les postulats qui assurent la fécondité et les limites du matérialisme historique.

Il convient maintenant d'attirer l'attention sur les dangers idéologiques qui guettent le marxisme comme ils guettent les autres secteurs du savoir.

Le matérialisme historique dans son rapport à l'idéologie

Vaste sujet sur lequel nous nous contenterons de quelques indications.

Du terme d'idéologie nous avons déjà proposé une définition.

D'un certain usage du concept d'idéologie par Marx et Engels, on a souvent retenu le seul côté inconscient et mystificateur. Avec Gramsci (*Le matérialisme*, p. 7) et d'autres théoriciens marxistes postérieurs nous désignons par là « ces conceptions du monde qui se manifestent implicitement dans l'art, le droit,

l'activité économique » tant au plan des individus que des collectivités.

Cela dit — sur quoi nous reviendrons dans la deuxième partie de notre travail — l'idéologie apparaît comme ce qui va de soi, ce qui vient spontanément à l'esprit, ce que tout le monde pense dans un groupe social donné, parce que ça paraît « naturel ». C'est ce qu'on a toujours pensé, ce qui ne saurait être autrement à cause de l'Homme, des temps qui sont durs, du Diable ou du Bon Dieu, j'en passe, et des meilleurs.

(7) cf note 1 page 23.

Or ces conceptions irraisonnées du monde — mais non sans logique — sont, par constitution, données comme savoir solide, universel et définitif. C'est ce qui explique pour une part le jugement péjoratif qui est porté sur l'idéologie. Celle-ci, en effet, outre son rôle propre, tend à exercer une fonction de suppléance en attendant l'émergence du savoir scientifique, mais en même temps, occupant le terrain, elle concourt à étouffer ce savoir lorsqu'il vient à naître.

La science se démarque de l'idéologie qu'elle démasque

Lorsqu'il est produit, le savoir scientifique fait apparaître la naïveté des conceptions antérieures. Rappelons-nous comment Copernic et Kepler ont pris le contre-pied de l'opinion courante et ce qui s'en est suivi pour Galilée qui s'est battu sur le terrain idéologique ... Mais combien de résistances rencontre encore le marxisme sur ce même terrain ! Le matérialisme historique conquiert son domaine sur celui des opinions fondées sur l'apparence, mais aussi sur celui du savoir déjà acquis et dont on a toujours tendance à penser qu'il est absolu et définitif, nous allons y revenir. Sur le terrain qui est le sien, le matérialisme historique rencontre donc une double résistance idéologique. Et ce « combat » explique d'ailleurs que soient gardées dans la démarche scientifique des dénominations philosophiques comme celles d'« aliénation » ou d'« essence » pour désigner des concepts scientifiques. Les supprimer purement et simplement ne relève pas du pouvoir de la science, les abandonner reviendrait à laisser le champ libre aux idéologies pour réoccu-

per un terrain qui ne leur appartient plus sous cette forme. Reste donc à les garder en leur donnant un autre contenu pour en bloquer la reprise possible par des idéologues.

Les idéologies obstacles à la science

Avant la science

Les idées toutes faites, nous l'avons indiqué à propos de l'astronomie, occupent généralement la place du savoir avant que naisse la science. On pourrait le montrer avec les socialistes utopistes prédécesseurs de Marx ou avec les tenants de l'économie libérale, ses adversaires.

Le rôle de ces idées n'est pas purement négatif, les images du monde ainsi véhiculées, les mythes explicatifs par l'origine, les légendes de fondation des sociétés, les discours politiques justifiant l'ordre établi sont autant de réponses à des questions indiquant un secteur du savoir en friche.

Bien qu'elles soient étrangères à la science elles peuvent lui suggérer des conceptions : explication du monde par les atomes de Démocrite, sens (providentiel) de l'histoire avec la Bible, etc.

Mais elles demeurent surtout un verrou puisqu'elles sont prises pour le vrai et sont considérées comme absolues, cela d'autant plus que la conscience du groupe s'exprime en elles. Pas de meilleur exemple en cette matière que le fanatisme religieux.

Après la science

Dans la mesure où les idéologies sont délogées par la science, mais aussi dans

la mesure où ces idéologies couvrent, inconsciemment et obscurément, des intérêts sociaux, on comprend qu'elles résistent au savoir. Cette résistance revêt des formes diverses selon que l'idéologie domine ou non. Elle peut se traduire par la restriction des crédits, le dénigrement systématique, l'incompréhension pure et simple.

Une telle résistance peut paraître à beaucoup aberrante, mais il ne faut pas oublier que le discours idéologique masque les rapports constituant la réalité en les justifiant par une autre fin que celle qui les commande réellement. C'est de ce lieu, masqué mais réel, que s'organise la résistance. Soit la « liberté du travail ». Elle est prônée au nom de la liberté, valeur abstraite absolue ; nous savons qu'elle légitime en fait une organisation sociale du travail qui est celle du capitalisme. Dans la mesure où le savoir scientifique démonte le mécanisme réel du procès de travail dans notre société il est alors dénoncé comme « dépassé » ou « totalitaire » ...

Cette résistance enfin s'explique par le fait que le savoir scientifique est partiel et provisoire. Situation bien inconfortable en face de discours qui ont tous les attributs d'une vérité intemporelle et absolue. Et le comble c'est que dans l'opinion courante c'est la science qui est parée des plumes de l'Absolu !

La science se défend de l'idéologie

Ceci nous amène directement à évoquer un des dangers les plus graves qui menacent le matérialisme historique : sa récupération idéologique.

Celle-ci peut s'opérer de trois façons :

Contre la récupération

La première est que les idéologues absorbent et résorbent dans une présentation facile et fallacieuse les résultats mêmes de la science, quelle que soit cette science.

Cela peut prendre plusieurs formes :

- vulgarisation déformante et rassurante de telle ou telle conquête scientifique (ex. : les tests « psychologiques » dans les magazines !)
- utilisation de concepts comme aliénation, lutte de classe, impérialisme, comme slogan ou comme épouvantail,
- extrapolations philosophiques à partir de représentations scientifiques, etc.

Encore n'est-ce pas le plus grave.

Contre le dogmatisme

Le plus grave est que les représentations du réel proposées par la science soient considérées comme définitives car elles seraient le réel même. Ce danger guette les vulgarisateurs et les scientifiques eux-mêmes. Si la science se construit contre les idéologies, elle se défie aussi de ses propres productions quand celles-ci sont fossilisées dans un savoir définitif.

Le risque d'utiliser les résultats de la recherche marxiste comme arguments définitifs pour soutenir l'action politique est un risque que les communistes, par exemple, sont en droit de courir : ces connaissances produites pour éclairer la situation d'une société doivent bien servir à l'action dans cette société. Mais

cela ne peut se faire sans maintenir un recul critique indispensable au progrès de cette connaissance. Dans la mesure où la science est idéologiquement détournée de ses fins, on n'est pas loin du dogmatisme. Reste qu'il faut se battre sur le front idéologique avec les armes de l'idéologie si les connaissances scientifiques ne sont pas arrivées à un degré de développement suffisant pour désamorcer l'efficacité de l'idéologie dominante. Reste également que toute action requiert la formulation des buts qui la commandent et ceux-ci excèdent évidemment ce qui est livré par le savoir scientifique, sauf à penser détenir par là la clef de l'histoire : nous y reviendrons.

Il convient donc de veiller constamment à départager ce qui est connaissance scientifique de ce qui est déformation idéologique : dogmatisme, positivisme, scientisme, etc.

Les limites du matérialisme historique

Dans ce dernier point, compte tenu de tout ce qui précède, nous voudrions rassembler quelques propositions délimitant l'aire de validité du matérialisme historique.

Autant que nous l'avons pu dans le cadre d'un article qui ne permet pas de suivre pas à pas la démarche marxiste sur un exemple précis et détaillé, nous avons indiqué le caractère scientifique du marxisme.

C'est poser, par là même, les limites de sa validité.

Malgré l'ambiance idéologique

Cependant, et c'est une autre menace idéologique, le chercheur ne vit pas soustrait au monde et à toutes ces influences qui risquent de contaminer son travail. Nous ne pouvons mieux faire ici que de citer L. Sève dans son livre « *Marxisme et théorie de la personnalité* », p. 62-63.

« Le savoir scientifique n'est ni bourgeois, ni prolétarien, il est vrai — partant, il est un — et le critère de sa vérité réside dans son adéquation à son objet et non pas à telle ou telle conception philosophique ou aux intérêts de telle ou telle classe sociale. (...) »

Mais le travail scientifique, lui, de par le caractère des idéologies de divers niveaux dont il est, ou non, pénétré, et des pratiques sociales auxquelles, fût-ce très indirectement, il est lié, a de toute nécessité, une orientation idéologique et un caractère de classe, surtout lorsqu'il s'agit des sciences de l'homme. »

Celles des postulats

Ces limites relèvent d'abord directement des postulats qui fondent la démarche. Le marxisme ne vaut que pour le champ du réel qu'il délimite selon le point de vue auquel il se place : un regard sur l'histoire des sociétés pour en rendre compte en analysant le jeu des rapports sociaux.

Mais le réel est antérieur au réel étudié et il subsiste après, il résiste à une connaissance absolue. D'autant plus que le tout est autre que la somme des élé-

ments qui le constituent. Les rapports des éléments entre eux donnent à l'ensemble une autre existence que leur assemblage reconstitué. C'est une des limites de la connaissance scientifique qui fonctionne par analyse.

Limites dues au caractère propre de la science

Les concepts

Les concepts marxistes, comme tous les autres concepts scientifiques, n'ont de valeur que situés dans le modèle où ils sont articulés. Ainsi parler de « lutte des classes » abstraitement, « ballader » ce concept d'une formation sociale sur une autre sans se donner la peine de construire les modèles appropriés aux différentes formations sociales considérées, relève de la fantaisie ou de l'absurde.

Le concept de « lutte de classe » n'est pas irréfutable, pas plus que le concept de « force » en physique. La validité d'un concept ne peut être éprouvée que dans le discours scientifique auquel il appartient et en fonction du champ précis dont ce discours tend à rendre compte. Trop souvent des critiques du marxisme ou des adeptes enthousiastes et hâtifs, confondent le modèle élaboré par Marx dans son analyse du capitalisme européen du XIX^e siècle avec la théorie dans ces développements ultérieurs.

Dire par exemple que le marxisme « sacralise » la lutte des classes c'est oublier deux choses :

* la première : que la lutte des classes n'est pas un dogme mais un outil conceptuel qui reste une manière approchée de rendre compte du réel. Comme de tout énoncé scientifique celui-ci devrait commencer par « Tout se passe comme si ... ». Mais en attendant de trouver une meilleure explication du fonctionnement de nos sociétés et du mouvement de l'histoire, il faut agir sur cette hypothèse de travail ... à tout prendre plus crédible que les bons sentiments qui tiennent lieu d'analyse ;

* la seconde : que l'objectif politique des marxistes est de réaliser une société où les contradictions ne seront pas celles de luttes de classes antagonistes.

Que les concepts de lutte de classe ou de dictature du prolétariat ne soient que des outils de connaissance, le XXII^e Congrès du Parti Communiste Français en a bien administré la preuve, lorsqu'il a proposé la suppression du dernier.

Ou bien en effet il s'agit de tactique politique (légitime d'ailleurs) le mot dictature étant entaché aujourd'hui d'une aura idéologique et historique telle qu'elle l'emporte sur la signification scientifique du concept ; en ce cas, la dénomination peut changer mais le contenu scientifique demeure car ce concept se situe dans un ensemble théorique. On ne peut liquider purement et simplement un concept ...

Ou bien il s'agit de reconsidérer le concept pour ce qu'il désigne. En ce cas cela signifie que les marxistes sont amenés non pas seulement à abandonner un concept mais à reconsidérer, voire à refondre partiellement ou en totalité

l'ensemble théorique dans lequel il est inséré, prend signification et apporte signification. Cela peut s'expliquer soit parce que le modèle est inadéquat ou la théorie fautive (ce que d'aucuns pourraient soutenir au regard de l'aventure stalinienne par exemple) soit que la réalité sociale actuelle a évolué de telle manière que les modèles sont insuffisants pour en rendre compte et qu'au stade actuel de développement de la formation sociale française il faut analyser et penser la réalité à nouveaux frais.

Pour se faire une opinion il suffit de se reporter aux actes du Congrès en pensant, tout de même, qu'un parti politique comme celui-ci ne renonce pas à un concept tenu depuis Marx, pour le seul plaisir d'une opération publicitaire. Soyons sérieux.

Les théories

La théorie marxiste comme toute théorie scientifique est donc parfaitement falsifiable dans la mesure où, développée en ses modèles possibles, elle ne saurait rendre compte :

- des formations sociales dans leur développement contemporain
- des formations sociales antérieures
- d'autres formations sociales dans l'espace (celles que Lévi-Strauss étudie par exemple en Amérique Latine).

Ce qui veut dire que la théorie marxiste est soumise à confrontation et concurrence avec toute autre théorie plus « économique », rendant compte de manière plus complète et plus simple du plus grand nombre de faits.

Mais il doit être clair que si cette vérification sur l'étude de formations so-

ciales antérieures ou différentes dans l'espace doit se faire à partir des modèles développés de la théorie, elle dépend aussi des données recueillies par les historiens ou les ethnographes. Les développements théoriques ne sauraient être bricolés hâtivement, encore moins mélanger les genres. Ils ne sauraient dispenser des enquêtes nécessaires pour reconstituer le terrain de la formation sociale étudiée qu'elle soit ou non contemporaine, compte-tenu, bien sûr, des limites objectives et subjectives de telles enquêtes.

Par conséquent, faut-il le redire ? ce qui est scientifique n'est pas absolu ; au contraire, par essence c'est révisable et pour autant, dans ces limites, c'est juste.

L'objet d'étude

Les sciences ont une ambition sans limite et les théories scientifiques sont toujours à reprendre dans la mesure où l'analyse n'est jamais terminée. On peut aller toujours plus loin dans la dissociation des éléments constituant le réel, on peut embrasser des champs d'étude toujours plus vastes. La théorie marxiste, comme tout et autre, est située dans ce double espace. Mais il faut ajouter que son objet : la société humaine, est particulièrement complexe à étudier :

— d'une part en ce que l'analyse doit rendre compte de la réalité en remontant dans le temps et en considérant les sociétés dans l'espace compte tenu de leurs relations et de leurs interactions.

— d'autre part en ce que ces formes sociales évoluent dans le monde sur des rythmes divers.

A quoi il faut ajouter que toute jeune et approximative qu'elle soit, la science marxiste a déjà contribué à modifier la réalité sociale de la moitié de la planète et ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette science. En effet toute « expérimentation » dans les sciences modifie le réel étudié puisqu'il est en quelque sorte sélectionné conformément au modèle que l'on veut vérifier. Mais dans la mesure où des modèles marxistes inspirent des transformations sociales, ils risquent de modifier du tout au tout la réalité étudiée et ce n'est pas sans poser de problèmes, on le sait.

La conception de la science

Enfin les limites du discours scientifique marxiste tiennent à la conception (philosophique !) que l'on se fait et des sciences et de la philosophie.

Conclusion

Toute science — le matérialisme historique comme les autres — a une ambition totalisante : elle se donne pour objectif de ressaisir tout le réel à partir du point de vue qu'elle estime être le meilleur : tout le réel saisi dans la complexité de sa constitution et de son devenir. Bien entendu cela pose le problème de l'articulation de sciences qui visent la même réalité sous différents angles de vue. Le marxisme, dans la mesure où il pose que la réalité humaine (l'essence humaine, dit Marx) est définie par les rapports sociaux, et dans la mesure où il aborde la réalité humaine

Nous rappelons sur ce point le choix que nous avons fait au départ :

- nous avons admis qu'il était possible de juger le marxisme selon une règle épistémologique appuyée sur ce que les scientifiques disent eux-mêmes de leur pratique, même s'ils le disent dans l'ombre de philosophies inavouées ou inconscientes, et nous avons refusé de dissocier sciences de la nature et sciences de l'homme ;
- des marxistes seraient fondés à penser que les critères de scientificité appliqués au matérialisme historique devraient relever d'une conception philosophique cohérente avec la science visée : le matérialisme dialectique. Il faudrait alors vérifier de l'intérieur la validité du cercle — matérialisme historique — matérialisme dialectique — action politique...

à son niveau le plus spécifique et de plus grande complexité, semble fondé à se donner comme point d'articulation des recherches sur la personnalité beaucoup plus que la psychanalyse qui pense l'individu, et plus encore que la biologie qui pense le vivant. Mais cela ne lui donne aucun droit à négliger le travail de ces disciplines spécifiques, encore moins à vouloir les remplacer au pied levé par des développements théoriques en trompe l'œil.

Au terme de ce premier développement, si l'on s'accorde sur notre présentation du discours scientifique il n'y a

aucune raison de refuser à la discipline dont Marx et Engels ont posé les fondements, le caractère de scientificité. C'est donc sur ce terrain qu'il faudra la critiquer si on veut le faire, comme on critiquerait toute autre démarche scientifique, c'est-à-dire en prenant la peine d'étudier les productions contemporaines et passées du marxisme.

Cela place le marxisme dans les limites de sa validité :

— Il est vrai comme discours dont on vérifie la cohérence et la valeur explicative en fonction de l'objet qu'il se donne à étudier : les formations sociales dans leur devenir.

— Il reste soumis à la vérification, à la nécessité d'un ajustement constant à la réalité, voire aux refontes nécessaires de la théorie en fonction des progrès de l'analyse et des démentis infligés par la confrontation des modèles à la réalité étudiée. Enfin il ne peut ignorer, même s'il doit les critiquer, les autres démarches abordant la réalité humaine sous des angles différents.

Jean-Marie PLOUX.

Dans un prochain article nous aborderons la deuxième partie annoncée de ce travail : la science marxiste, la connaissance et la foi.

Carnet de la Mission

Le père de Bernard STRIFFLING (Paris), celui de Hubert TRENTESAUX (Abidjan), la mère de Michel COUTAUX (Genevilliers) sont décédés récemment.

Que leurs familles et leur amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.